

5 cts - NUMERO DE 24 PAGES - 5 cts

Le Samedi

VOL. IX. No 8
MONTREAL. 24 JUILLET 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

BONHEURS INTIMES



BONJOUR, PETITE MAMAN.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10: la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 21 JUILLET 1897

DANS LA MORT COMME DANS LA VIE



Elle. — Madame Latapette dit que quand son mari est mort, son dernier mot a été pour elle.
Lui. — Son dernier mot! Il ne l'a jamais eu puisque elle était avec lui quand il est mort.

BOUQUET DE PENSÉES

On reconnaît une femme de mérite à ce signe que, si son mari venait à disparaître, elle pourrait devenir le père de ses enfants.

x

Un bébé dans un carrosse est une chose charmante! Pourquoi aucun homme n'aime-t-il à le pousser?

x

Puisqu'une prune cuite est un pruneau, une poire cuite devrait logiquement être un poireau.

x

Il faut pour être appréciés à leur juste valeur qu'un homme soit mort et une femme mariée.

x

L'ordre doit être la première condition du ciel, mais l'équilibre d'un chapeau c'est la femme.

x

Les vieux amis sont les meilleurs, mais les nouveaux sont les plus intéressants.

x

Le remords est un chien de garde qui aboie lorsque le voleur s'est échappé.

x

La science de la vie:
Quand le soleil est couché, il y a bien des bêtes à l'ombre.

x

Les femmes n'ont qu'une maladie: l'ennui, et qu'un remède: l'amour.

x

On doit être affable sans bassesse.

x

Qui trop entreprend s'en repent.

x

Qui tout veut, tout perd.

UN SOLITAIRE.

LA MÊME RAISON

Le magistrat. — Pour quelle raison passez-vous votre existence à vider les poches des autres?

Le prisonnier. — Pour la même raison, Votre Honneur, qui fait que vous êtes jugé.

Le magistrat. — Qu'entendez-vous dire par-là?

Le prisonnier. — Parce qu'il y de l'argent dedans.

PLUS QUE CELA

La femme (amèrement). — Ah! ce que tu m'as déçu quand tu m'as épousée!

Le mari (soupirant comme un taureau). — J'ai fait bien plus que cela: je me suis déçu moi-même.

TERRIBLE ANGOISSE

La fille d'honneur (à son amie la mariée). — Pauvre Emma, qu'avais-tu donc tout à l'heure, quand le prêtre vous a mariés? Tu avais une mine de mourante.

La mariée (soupirant). — J'en ai encore froid dans le dos. Alfred tremblait tellement qu'un moment j'ai pensé qu'il perdait courage et qu'il allait se sauver.

ESPIÈGLERIE DU TÉLÉPHONE

Le monsieur (qui essaye de trouver celui qui a sonné). — Hello! Avez-vous bien 37?

Jeune fille (indignée). — Jamais de la vie! 17 ans seulement.

L'EXPLICATION

Un monsieur au nez très rouge voyage en wagon.

« Monsieur, lui dit son vis-à-vis, ce n'est pas à sucer la glace, n'est-ce pas, que vous avez rougi votre nez? »

— Hélas! non, mon cher Monsieur, et pourtant, pendant toute une année, je n'ai bu que du lait.

— Toute une année!

— Oui, Monsieur, il est vrai que c'est l'année que j'étais en nourrice. »

L'obstination et ardeur d'opinion est la plus sûre preuve de bêtise; est-il rien certain, résolu, dédaigneux, contemplatif, grave, sérieux comme l'âne? — MONTAIGNE

PAS D'OREILLE



Elle. — Sivez-vous chanter? jouer du piano?
Lui. — Hélas! non, mademoiselle; je n'ai pas d'oreille.

UNE COLLE



Le petit Freddie (candidement). — Dis, ma tante, est-ce toi qui me dira si toutes les bêtes que Noé n'a pas fait entrer dans son arche, elles ont été noyées?
La tante. — Mais certainement; elles l'ont été, Freddie.
Le petit Freddie (clignant de l'œil). — Les poissons aussi? dis!

Emaux et Camées

LES TROIS TASSES DE THÉ

PETITS CHEFS D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXXIV

LE FEU

Quel est ton mystère, ô Nature,
Complice éternelle du sort,
Qu'il te faille la flamme pure
Pour créer la nuit et la mort ?
Quelle est ta règle ou ton caprice
Pour que l'homme affolé périsse
Dans ce rouge brasier de l'air ;
Et qu'après l'étreinte suprême
Il ne reste de lui pas même
Assez de place pour le ver ?

Quoi ! c'est le feu, lumière et joie,
Le feu réchauffant et vermeil,
L'astre splendide qui rougeote
Ainsi qu'un morceau de soleil ;
C'est la sainte force indomptée,
Volée au ciel par Prométhée,
Au prix du roc et des vautours,
Qui jette, avec nos amours vaines,
Le tas noir des cendres humaines
Dans les cercueils muets et sourds ?

Ah ! vraiment c'était bien la peine
Que le chêne fidèle et sûr
Berçât dans la clarté sercino
Les nids énamourés d'azur,
Puisque la branche maternelle,
Où venaient, en battant de l'aile,
Gazouiller les petits oiseaux,
Terrible et d'horreur soulevée,
Brûle les nids et la couvée,
Avant de brûler les berceaux !

CLOVIS HUGUES.

C'est la flamme joyeuse et folle
Fait de pourpre et d'or vivant,
La flamme qui bruit et vole
Dans l'éclat de rire du vent ;
C'est elle, la flamme si douce
Aux bons vieillards que le temps pousse
Lentement vers l'éternité,
Qui, se dressant farouche et seule,
Accourt et mange à pleine gueule,
L'être, la terre et la cité ?

La voici ! la voici ! Tout croule ;
Les murs tonnent en s'affaissant.
Les tombeaux brûlent, le ciel roule
Des nuages baignés de sang.
Le feu monte, descend, ruisselle ;
Il a suffi d'une étincelle
Pour que l'incendie ait ouvert
Ses grands bras rouges dans l'espace,
Avec un bruit d'autant qui passe
Sur l'aridité du désert !

INSTANTANÉS

XXXV

VIEILLE BRETAGNE

Un pays plat, hideusement plat.

Une grève de sable s'allongeant, indéfiniment, dans une courbe immense, seulement limitée par la ligne bleue de la mer ; des falaises, sans verdure.

Partout, des dunes de sable où, pour tout ornement, de loin en loin, un bouquet de mélèzes, cet arbre funèbre, raide et triste, donnant au paysage une désolation noire de cimetière.

Et, sur la lande infinie, s'étendent d'uniformes champs de seigle, alternant avec des espaces pierreux, carrés géométriques entourés de murs de pierres sèches, croulants, moussus, à peine retenus par les racines des ajoncs qui s'y agrippent.

Partout ils poussent, ces ajoncs marins, aux teintes sombres, aux raides épines et, de leur glauque verdure, émerge une pierre énorme, — menhir ou dolmen, — se dressant, brutalement, accentuant encore la sauvage tristesse de cette campagne plate et triste.

De place en place, pointé haut vers le ciel gris, un clocher de granit, gris également, entouré de maisons grises.

Et le paysage est seulement animé, en dehors du ressac frangeant d'une légère guipure blanche la ligne bleue de la mer, par quelque couleuvre paresseuse ou quelque lézard gris, issant des roches.

La manifestation la plus gaie de cette sévère nature est bien certainement quand, des maigres champs, s'envole vers le ciel, en une ligne verticale, la chanson des alouettes.

C'est la presqu'île de Quiberon.

SILVIO.

QUESTION INSIDIEUSE

Bidou — Dis, papa ! Est-ce que je peux te faire une question ?

Le papa. — Mais, certainement, mon enfant !

Bidou. — Où qu'il est le vent, quand il souffle pas ?

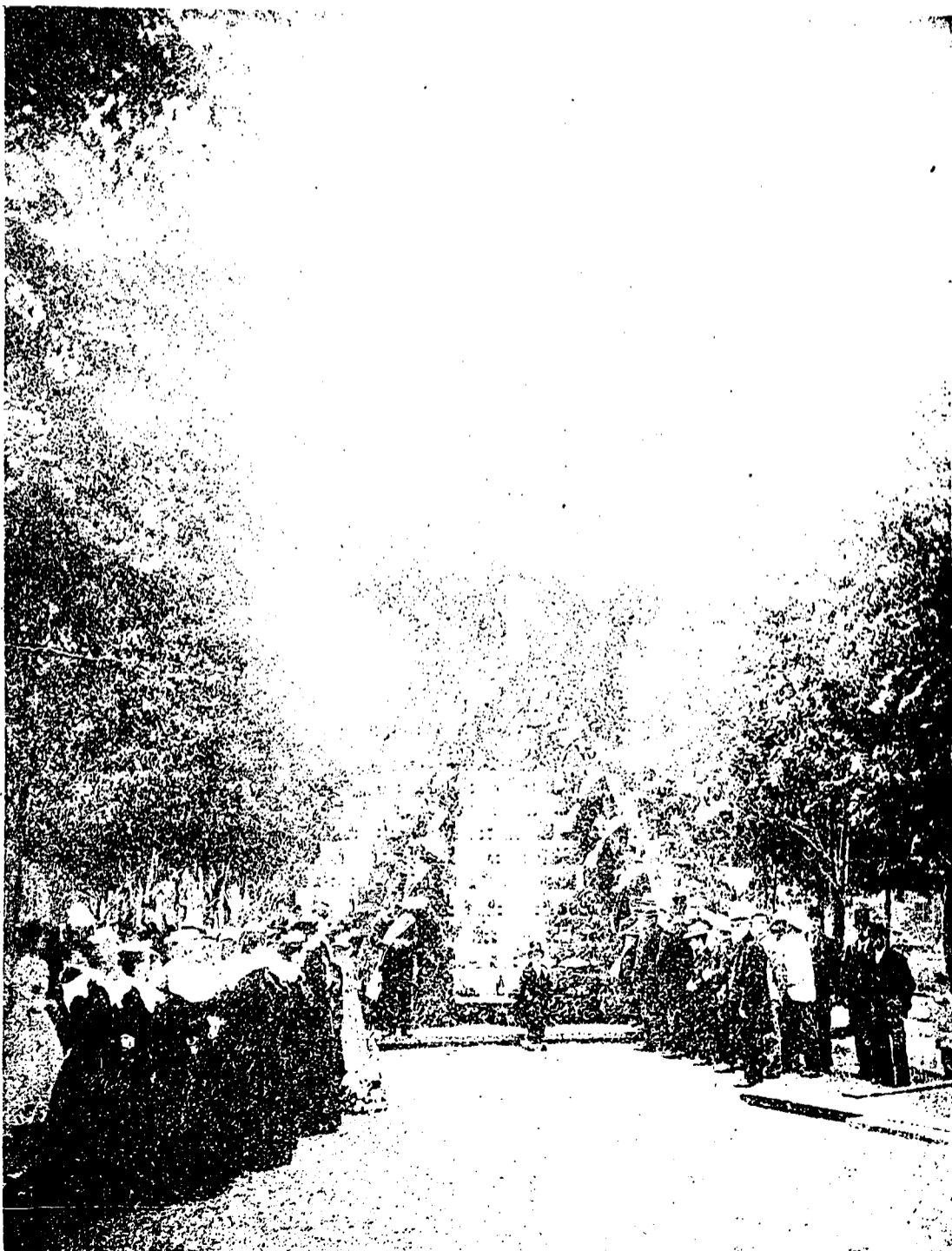
I
J'étais seul. — Elle était au bal, hier au soir, dans sa robe couleur de la lune. Cœur fidèle, j'en suis sûr, dans son jupon changeant ! Et je pensais au jupon d'opale, en regardant l'or pâle du thé qui, léger et brûlant, tombait dans ma tasse, — brûlant et léger comme un premier amour !

II
Et c'était de l'ambre et non de l'or, tant cet or liquide était pâle, et voilà pourquoi, visionnaire d'amour, j'y voyais flotter un reflet de la jupe aux teintes incertaines, lorsque bientôt il se fongea, le clair breuvage, et, plus brûlant, passa de l'or pur au rouge éclatant dans le Sèvres diaphane, — rouge comme le sang d'un homme qui n'en est plus aux premières gouttes et qui verse le milieu de sa veine dans la blessure d'un second amour !

III
Mais ce fut à la troisième fois qu'il se fongea plus âprement encore, ruissela plus lentement dans le calice de porcelaine, — épais, noir et fumant comme le sang mortel de ce taureau qu'on fit boire, dit on, pour le tuer, au roi Cambyse. Alors, plus d'or ! plus de lumière ! plus de vermillon ! mais la pourpre sombre, profonde et amère, — la veine vidée jusqu'au fond, toute la vie ! toute l'âme ! tout le cœur brûlé dans sa flamme la plus intense, — dans l'inextinguible brasier d'un dernier amour !

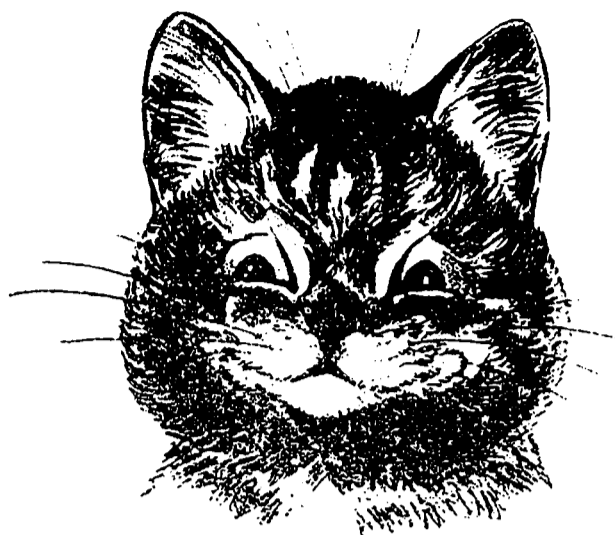
IV
Et le croiras-tu ?... Oui ! tu le croiras. Cette sombre couleur — si loin, si loin des tantes pâles du satin miroitant et lutinant de la jupe d'opale, — était celle-là pourtant qui me rappelait le plus la chaste robe de l'ango vêtu de rayons qui a pris ma vie sur ses deux ailes et l'a emportée dans son ciel !
BARBEY D'AUREVILLE.

A L'ASILE ST-JEAN DE DIEU

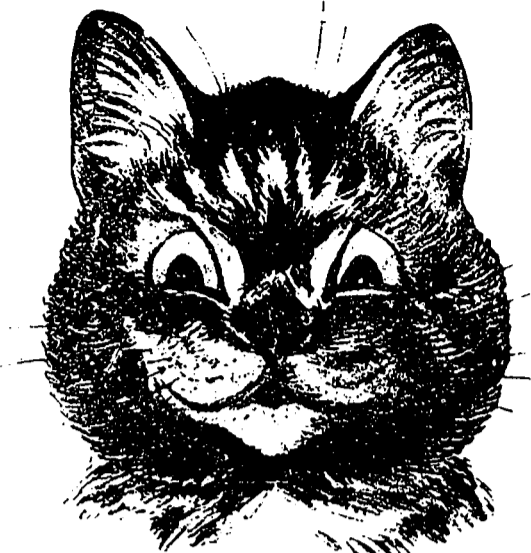


LES MALADES RECEVANT, PAR L'INITIATIVE DE LA SOEUR MADELEINE, UN SOUVENIR DU JUBILÉ ROYAL.

NE VOUS MOQUEZ PAS DES MALHEUREUX



Madame Minette. —Voilà un jeune imprudent qui se promène sur la canistre à lait et qui pourrait bien tomber dedans.



...Sûr qu'il va tomber. On n'a pas l'idée non plus d'être aussi bête que ça.

LA BICYCLETTE

Tout fredonne, c'est l'éveil !
Un gai rayon de soleil
Nous invite,
Dans les fleurs qu'il vient d'ouvrir,
Ma mignonne, allons courir,
Vite ! vite !

Des pétales délicats,
Topazes, saphirs, grenats,
Qu'on écrase,
S'élève un parfum troublant,
Et sous le soleil brûlant
Tout s'embrase.

Avec la poudre d'or pur,
Qui, là-haut, crève l'azur
De la voûte,
Paix, bonté, bonheur, amour
Semblent tomber tour à tour,
Goutte à goutte.

Dans ces bienfaisants rayons
Je veux me baigner, allons
Quelques heures ;
Ces heures de bonheur vrai,
O chère ! je te devrai
Les meilleures.

Ecoute ! on entend encor
Murmurer la voix du cor
Presqu'éteinte,
Et saluant le matin,
L'Angelus dans le tointain,
Tinte, Tinte.

Viens, je veux faire un bouquet
De lilas blanc, de muguet,
De bruyère.
Errer dans le bois fleuri,
Mêlant à l'hymne attendri
Ma prière.

Tout est en fête, partons
Tout n'est partout que festons
Et dentelle.
Gaze, velours et satin.
La campagne est ce matin
Belle ! oh belle !

Dans ce joli paradis,
Viens vite, tu le veux, dis,
Mignonnette !
Dans les fleurs que Dieu sema
Viens... je t'aime tant ô ma
Bicyclette.

VÉLO.

LA SOUTANE DE M. LE CURÉ

Quel événement extraordinaire se passait-il donc au presbytère en ce froid matin de décembre, blanc de gel ? Sûrement quelque chose d'anormal, car depuis longtemps déjà les dernières notes de l'Angelus s'étaient éteintes, et la chambre de Monsieur le Curé restait sombre, silencieuse.

A quoi songeait donc le brave abbé Marois ? Les aiguilles galopèrent dare-dare le cadran du clocher ; quelques minutes encore et le tintement de la première messe allait jeter ses notes grêles dans l'air glacé ; cependant rien ne bougeait.

Au rez-de-chaussée, opposition complète ; dame Françoise allait, venait, s'agitait selon sa coutume dans le feu de ces premiers travaux qu'exige toute maison bien tenue.

Elle commençait même à bougonner ferme, l'omnipotente gouvernante.

— Ah ! ça, qu'aura bien pu faire hier Monsieur le Curé pour ne point oser se montrer ce matin, encore quelque tour de sa façon ; bien sûr ; si dans dix minutes il n'est point descendu, j'irai voir là-haut. C'est toujours comme ça quand il a fait la veille quelque chose de trop bête. Heureusement que je suis là pour l'arrêter un brin dans ses furies de charité ; car livré à lui-même, il y a belle lurette qu'il serait nu et dépouillé comme un petit Saint-Jean. Mais quelles batailles pour lui conserver au moins de quoi se vêtir... Et encore ! se vêtir ! Faut pas être difficile ; une soutane unique et une unique paire de souliers, voilà sa garde-robe."

Hélas ! bien bonnes étaient les raisons du pauvre curé pour ne pas affronter la colère de dame Françoise ; sur son lit, un pauvre lit de sangle garni d'un mince matelas, lit et matelas qui depuis longtemps avaient remplacé l'acajou et la literie confortable des premiers temps, une terrible inquiétude le rongait.

Monsieur le Curé s'était mis volontairement dans un mauvais pas, et pour en sortir s'adressait à tous les bienheureux du paradis :

— Messieurs mes bons saints, ayez pitié de moi. Envoyez-moi une soutane et des souliers.

La ville, comme il revenait assez tard d'administrer un de ses paroissiens, il fit, comme il atteignait son logis, la rencontre qui devait amener

la catastrophe ; presque à la porte, il se trouva nez à nez avec une pauvre femme, hâve, les lèvres bleues, le nez pincé, les mains gourdes, à peine vêtue, qui toute frémissante errait sous la neige.

Humble, craintive, elle supplia :

— Monsieur le Curé, je vous en conjure au nom du ciel, ayez pitié ; je meurs de besoin ; voyez mes pauvres pieds nus, j'ai si froid. Le vent me glace à travers mes haillons, secourez-moi.

C'était lamentablement clair ; cette femme, une inconnue voyageuse mourait de faim et de froid.

Tout remué, dans une grande ardeur de charité et de dévouement, l'abbé fouilla ses poches, rien... rien... il ne lui restait plus un sou.

Que faire ? Tout d'abord il essaya des consolations.

— Allons, ma bonne femme, ne perdez pas courage, avec l'aide de Dieu nous arrangerons cela, mais pour le moment je ne sais trop comment, n'ayant pas, hélas ! un rouge liard. Il

est tard, Françoise doit être couchée, elle est vieille, pas très forte, je n'oserais la réveiller.

Placez-vous sous la fenêtre de ma chambre, vous la voyez d'ici, celle du milieu de la façade, je vous jetterai ce que le bon Dieu ne manquera pas de me faire trouver pour vous.

Pendant ce discours l'abbé se livrait à lui-même un terrible combat.

Trouver quelque chose chez lui ainsi, à point nommé, quand une heure avant il était parti laissant sa maison à peu près vide, il n'y pouvait compter sérieusement. Il ne lui restait donc d'autre ressource que de donner sa précieuse, son unique soutane, ses précieux, ses uniques souliers. Certes, cela était d'exécution facile, mais Seigneur, que dirait la redoutable Françoise ? Quel courroux ! Rien qu'à y penser, il sentait les frissons de la petite mort. Courroux trop

justifiés d'ailleurs, puisque hélas ! cette soutane était son seul vêtement présentable, combien soigné, brossé, par la soigneuse et dévouée gouvernante et que ses souliers n'avaient pas de remplaçants.

Saint Martin, un bien grand saint certes, eut au moins la ressource de couper son manteau en deux, mais lui que ferait-il d'une moitié de soutane, d'une chaussure dépareillée ! Tout ou rien ; et comme rien était chose impossible pour lui chrétien, pour lui pasteur, il décida qu'une soutane ressemblant singulièrement à une robe, il donnerait la sienne ; du moins la malheureuse aurait moins froid.

Avant de monter dans sa chambre, à pas de loup l'abbé visita le garde-manger... La bonne aubaine ! Il y avait là un reste de bouilli ; il s'en empara comme un avaré d'un trésor, puis doucement, doucement, sans bruit, sans grincement, il ouvrit la fenêtre de sa chambre ; l'âtre bise lui coupa le visage ; il interrogea les ténébros. La pauvresse était bien là, elle attendait.

Il se déshabilla et tout bas :

— Pat ! pat ! ma pauvre, voilà tout ce que je puis faire pour vous ; c'est bien peu pour votre misère ; allons, ouvrez vos bras ; dans la poche de ma soutane dont vous allez vous revêtir incontinent, vous trouverez un mot pour mon sacristain, sa femme vous donnera l'hospitalité pour la nuit.

La robe noire enveloppant les chaussures, le pain, le bouilli, le tout lié de l'écharpe, dégringola et s'abattit sur les bras tendus de la grelotteuse. Et promptement, pour ne pas entendre les remerciements, le curé referma sa fenêtre.

Cinq minutes après, toutes ses oraisons faites, il s'endormait du sommeil du juste sur sa couchette de spartiate, en dépit de toutes ses terreurs.

Drelin-din-din ! Drelin-din-din ! C'est la sonnette de la porte d'entrée, qui appello juste au moment où Françoise allait frapper chez son maître.

NE VOUS MOQUEZ PAS DES MALHEUREUX
(Suite)

III

...C'est qu'il est d'un cocasse ! ha... ha... ha... il essaie de se relever, mais faut qu'il y aille.

—N'importe, marmottait-elle tout en courant ouvrir, il ne perdra rien pour attendre un peu, M'sieu le Curé. Ah ! il va voir, car pour sûr il a fait encore quèdque tour de sa façon.

Bien qu'elle en eut, son visage s'éclaira d'un sourire quand elle vit s'encadrer dans l'huis béant, la ronde et joyeuse personne du chanoine Revert, l'ancien condisciple du curé, son meilleur ami.

Pour saint qu'il fut, il n'avait point la physionomie morose, le bon chanoine ; la gaieté et la joie y nichaient fort aimablement.

—Comme vous voilà de bon matin, Monsieur le chanoine... Monsieur le Curé ? Oui il va bien ! Je le pense du moins, car il n'a point encore paru ce matin, et même que ça m'inquiète un tantinet.

—Allons voir, Madame Françoise, allons voir.

Une minute après le chanoine frappait chez son ami.

La gouvernante, le front sévère, restait en expectative sur la porte.

—Hé ! quoi, mon vieux camarade, s'écria le chanoine, un vaillant comme toi au lit à cette heure ! tu es donc souffrant ?

Toutes les pourpres de la création envahirent le visage du pseudo-malade qui fit un signe furtif à son ami pour réclamer le silence de lui. Mais la terrible Françoise ne l'entendait point ainsi.

—Bon ! quoi que vous avez, Monsieur le Curé ? Si vous n'êtes pas d'aplomb, faut le dire, on va vous dorlotter, ou ben si c'est que vous n'avez pas entendu sonner la messe ? Faut-il que je vous passe vos habits ?..

Elle regarda autour d'elle, une inquiétude la saisit.

—Oh ! mais non, elle est trop forte celle-là ? Où ils sont vos habits, votre soutane, vos souliers ? J'y pense maintenant, je ne les ai point trouvés à ce matin à la porte.

—Mais, ma bonne... voulait protester le coupable.

Françoise soupçonneuse, très montée, n'entendait plus rien.

—Ah ! Seigneur Dieu, vous voyez Monsieur le chanoine, il ne répond

pas, bonté divine ! Ma belle soutane si faroude encore, si bien raccommodée, il l'a donnée ! Il l'a donnée, j'en jurerais !

La brave fille en pleurait.

—Voyons, mon bon ami, put enfin placer l'abbé Revert, parions que tu as cédé une fois encore à un de tes mouvements de pitié, admirables à force de folie. Allons, confesses-toi courageusement, afin que, s'il y a lieu, je puisse raser bien vite Françoise en vous racontant comment — me donnant des airs de Providence — il advient que j'apporte dans ma pochette une ordonnance sur un papier tout spécial, excellente pour la guérison des cas les plus désespérés.

Un peu d'espoir rasséréna les traits de

l'abbé ; vivement il dit son haut fait de la veille, ses angoisses, son anxiété actuelle. Sa messe, Seigneur ! Comment aller dire sa messe ?

—Là, là, cher prodige, calme-toi, ripostait le gai chanoine, nous allons parer à tout. Primo, bien que cela n'aille pas sans quelque inconvénient, je vais te prêter ma soutane et j'attendrai ici au coin du feu que tu puisses me la rendre, tout en prenant une tasse de cet excellent café bouillant comme dame Françoise seule sait en faire.

La vieille fille un peu adoucie, agréablement chatouillée dans son amour-propre se rengorgea.

Mais l'abbé se récria :

—Impossible, comment entrerais-je dans un vêtement qui ne m'arrivera à peine plus bas que le genou ? Je serais grotesque.

—Il le faudra bien cependant, au risque même d'un peu de ridicule, car pour cette messe que tu vas bel et bien dire tout à l'heure, une de mes paroissiennes, connaissant le dénuement où t'a jeté ton inlassable charité, m'a chargé de t'apporter ce beau billet de cinq cents francs, une fortune ; seulement, elle exige que ce soit toi, toi-

même qui pries pour ses chers morts. Cette messe, elle la veut aujourd'hui, voilà pourquoi — bénis mon dévouement — j'ai passé une partie de la nuit à voyager en carriole et l'arrive cabin-caba à cette heure invraisemblable. Oui, cinq cents francs ! cela vaut bien une messe, — même en soutane trop courte — comme aurait dit le bon roi Henri de conciliante mémoire.

Madame Françoise au troisième ciel, avait mis sans rouffier mot le cap sur sa cuisine, afin d'y savourer sa joie tout à l'aise.

L'abbé, tout bas, remerciait Dieu ; quo de bien devenu possible, quo misères, quo de douleurs secourues !

Un quart d'heure après, il officiait dans la chapelle et si majestueuse était cette belle figure mélancolique, si puissante la vastitude auguste de ce front aurolé de neige légère, éclairé de grands yeux profonds, veloutés, au fond desquels l'âme apparaissait généreuse, paisible et douce, quo l'on ne voyait plus le ridicule de cette soutane outrageusement écourtée, trop large, flottant et reflottant autour de lui.

Quand l'abbé revint au logis, consolé, le visage épanoui ; il ne put retenir un rire fou, à la vue de son ami majestueusement drapé à la romaine dans une vénérable couture rapiécée, se grillant consciencieusement les mollets au feu clair de la cuisine.

—Eh bien, interrogea le douillet chanoine, qu'a-t-on à dire à son vieux camarade ?

—Qu'il est le meilleur, le plus délicat des amis. Je viens de rendre grâce de tout mon cœur à celui qui par tes mains m'a apporté le secours. Il s'arrêta, sourit finement :

—Je le remercie surtout de me montrer avec une telle évidence que ce que j'ai de mieux à faire tout que durera ma pauvre vie est... de recommencer à chaque nouvelle occasion.

—Ainsi soit-il ! approuva bénévolement le chanoine, pendant que dame Françoise, à la cantonade, levait vers le ciel des bras horrifiés.

A DE GÉRIOLLES

CE QU'IL VOULAIT LUI DIRE

L'étranger.—Docteur, seulement un instant, s'il vous plaît.

Le médecin (sur le seuil de son cabinet).—Je suis à vous dans un instant, monsieur.

L'étranger.—Seulement une seconde, c'est deux mots à vous dire seulement.

Le médecin (très grave).—Impossible avant votre tour, monsieur. (Et il disparut.)

L'étranger prit un siège, lut deux journaux du matin, examina les peintures accrochées au mur, but deux verres d'eau et fouilleta un album. Une heure se passa aussi, enfin le médecin revint et de son air le plus aimable demanda au monsieur :

—Et maintenant, je suis à votre service, que désirez-vous me dire.

L'étranger (se levant).—Oh, peu de chose, j'étais entré seulement en passant, vous dire qu'il y avait 9 vaches dans votre jardin, qu'elles avaient passé par dessus la clôture et qu'elles y faisaient un piquenique en règle.

Et il sortit majestueusement.

PAS DE DOUTE

Premier étranger.—Je vous assure, monsieur, que c'est bien mon parapluie que vous avez là. Je le reconnais bien, sans doute !

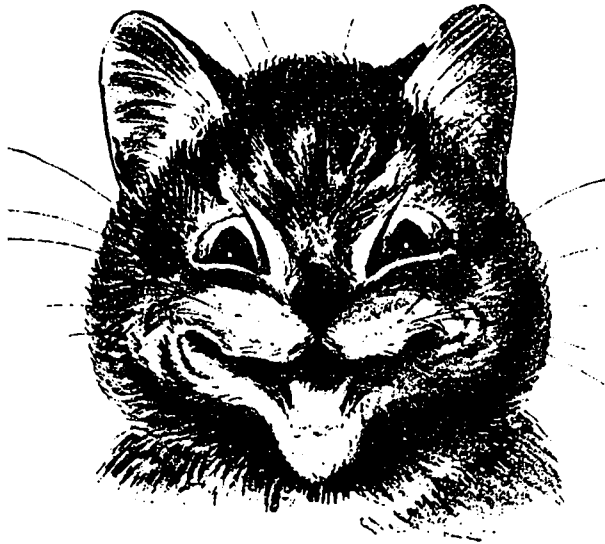
Deuxième étranger.—Je ne mets pas en doute votre parole, monsieur. C'est chez un *pawn broker* que je l'ai acheté.

CE QU'ELLE PRÉFÉRAIT

La maman.—Vou-tu, Eva, que je te donne la Foi, l'Espérance et la Charité, en sucre ?

La petite Eva.—En sucre ?... J'aimerais mieux les douze Apôtres.

NE VOUS MOQUEZ PAS DES MALHEUREUX — (Suite)



IV

...Là... je l'avais bien dit qu'il tomberait dedans... ha... ha... ha...



V

On s'amuse ici plus qu'au théâtre, ma foi, et ça ne coûte absolument rien... ha... ha...



VI

...Mais... juste vie ! c'est Minet... mon Minet chéri... Seigneur ayez pitié de moi... Sauvez-le... Sauvez-le.

PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS,

contre la Fatigue ou Epuisement Cérébral, Idées Fixes, Scrupules, Maladies Nerveuses, Débilité Générale.

Voir l'annonce

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



MGR S. KNEIPP, DANS SON JARDIN.



A figure qui vient de disparaître en la personne de Mgr l'abbé Kneipp, était familière à tous ceux qui souffrent et la méthode de traitement thérapeutique à laquelle il a donné son nom, populaire dans le monde entier.

En effet, s'il ne s'agissait que d'un modeste curé d'un petit village perdu de l'Allemagne, les résultats obtenus, les succès couronnant l'œuvre, étaient universels et, chaque année, des milliers de malades allaient demander à la science, un peu empirique, mais basée sur des expériences et des traitements remontant à plus d'un quart de siècle,

la guérison qu'ils n'avaient pu obtenir des cures savantes essayées par les médecins des deux continents.

Beaucoup sont revenus guéris, un plus grand nombre soulagés, tous consolés dans leur douleur et, partout, se sont fondés des "Instituts Kneipp" où le mode de traitement préconisé et appliqué par le curé de Worishofen était uniquement employé au soulagement de la plupart des maladies nerveuses.

C'est le portrait du célèbre abbé dans son petit jardin de Worishofen que nous donnons ci contre.

* *

C'est au mois de juin qui s'accompliront les grands pèlerinages annuels du Sacré Cœur de Montmartre et, cette année, ils ont été exceptionnellement nombreux. Elle s'impose du reste, pour beaucoup, autant à la curiosité qu'à la foi, cette masse imposante en son cadre d'échafaudages compliqués, donnant la grande ville comme une acropole.

Il y a vingt ans que les fondations en ont été commencées, leur justification par l'énorme cube de maçonnerie nécessitée, par l'appareil compliqué de la pierre employée dans toute la construction de l'édifice, même pour la toiture, par les dimensions considérables enfin de l'église dont la fière silhouette couronne les hauteurs du Mont des Martyrs.

Peu à peu, la charpente cède le pas à la pierre; les dômes, imbriqués en forme de tiare, se démasquent, portant vers le ciel leurs élégants clochetons d'où l'œil étonné embrasse les toits et les moulins de la Butte sacrée, et, à l'horizon, l'incomparable panorama de Paris.

C'est du coin de l'échafaudage qu'a été prise la vue que nous offrons à nos lecteurs en attendant de pouvoir leur en présenter une d'ensemble du merveilleux monument.

* *

Une très curieuse application des Rayons X est celle,

faite par les douanes françaises, à la recherche des objets contenus frauduleusement dans les colis soumis à son investigation.

Dans le temps, quand des bagages quelconques arrivaient à un poste douanier, le personnel ouvrait ces bagages, en bouleversait le contenu rangé et pressé avec tant de peine par les propriétaires et ce, au grand dol des objets y contenus, et pour la plus grande rage des détenteurs.

Ça c'était le vieux jeu. Voyons à présent celui que les rayons Röntgen permettent de mettre en œuvre.

Il s'est trouvé un professionnel qui, frappé de la puissance des indiscrètes et omnivoyantes radiations du fameux professeur, s'est tenu le raisonnement suivant :

Il est aussi facile de pénétrer le secret inclus en une malle quelconque que de mettre à jour celui d'un porte-monnaie, d'une cassette, d'un paquet, duquel on obtient la photographie radioscopique.

Comme, en l'espèce, il n'est besoin que d'apercevoir la fraude, si fraude il existe, et non pas d'obtenir une photographie du corps du délit, il semble indiqué qu'un arrangement très simple pourrait donner cet important résultat.

Le monsieur se mit à l'œuvre et, depuis une semaine, un certain nombre d'appareils fort ingénieux, pouvant être maniés par les mains les moins délicates, permettent aux douaniers d'examiner, à l'aide des Rayons X, les colis de toute grandeur, de toute nature, depuis le minuscule paquet jusqu'aux malles et caisses des plus colossales dimensions.

La nouvelle application n'est pas limitée aux malles et valises; les voyageurs eux-mêmes sont inventoriés jusqu'aux os, c'est le cas de le dire et tout objet qu'ils dissimuleraient sous leurs vêtements, impitoyablement révélé par les indiscrètes rayons.

C'est Mr Pallain, directeur des douanes, homme de progrès, adversaire impitoyable de la routine, qui fait procéder à ces essais dont les résultats sont déjà immenses.

Et à présent comment s'opère cette magique opération de voir... dans les poches des gens sans y fouiller ?

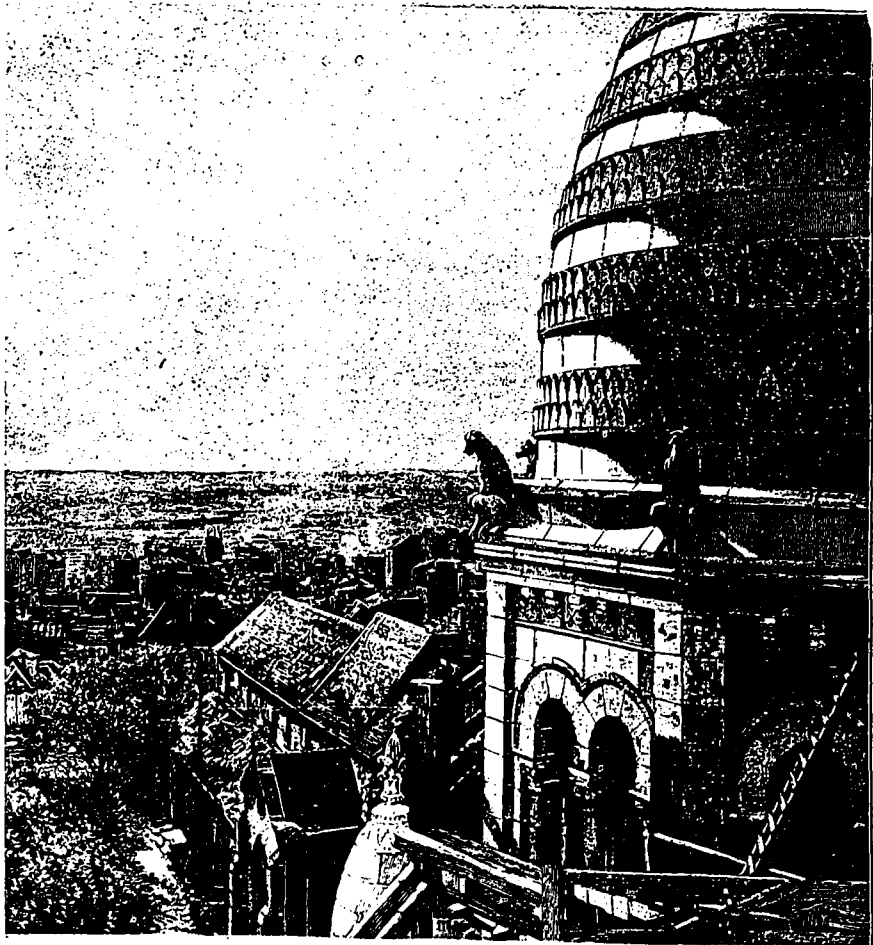
Prenons un tube de Crookes où le vide existe à un millionième d'atmosphère près, envoyons-y le courant d'une bobine de Ruhmkorff; plaçons devant ce tube un écran enduit d'une substance fluorescente, tungstate de calcium ou platinocyanure de baryum.

Aussitôt l'écran s'illumine, le tube de Crookes étant même recouvert d'une épaisse feuille de papier noir. Le bois, corps léger, est traversé par les Rayons X; le verre, transparent pour toutes radiations lumineuses, ne l'est pas. Donc, qu'on interpose une planchette, une boîte entre le tube et l'écran, une faible quantité seulement des rayons seront arrêtés; mais que cette boîte contienne un objet métallique, on verra, projetée sur l'écran, une ombre accusatrice.

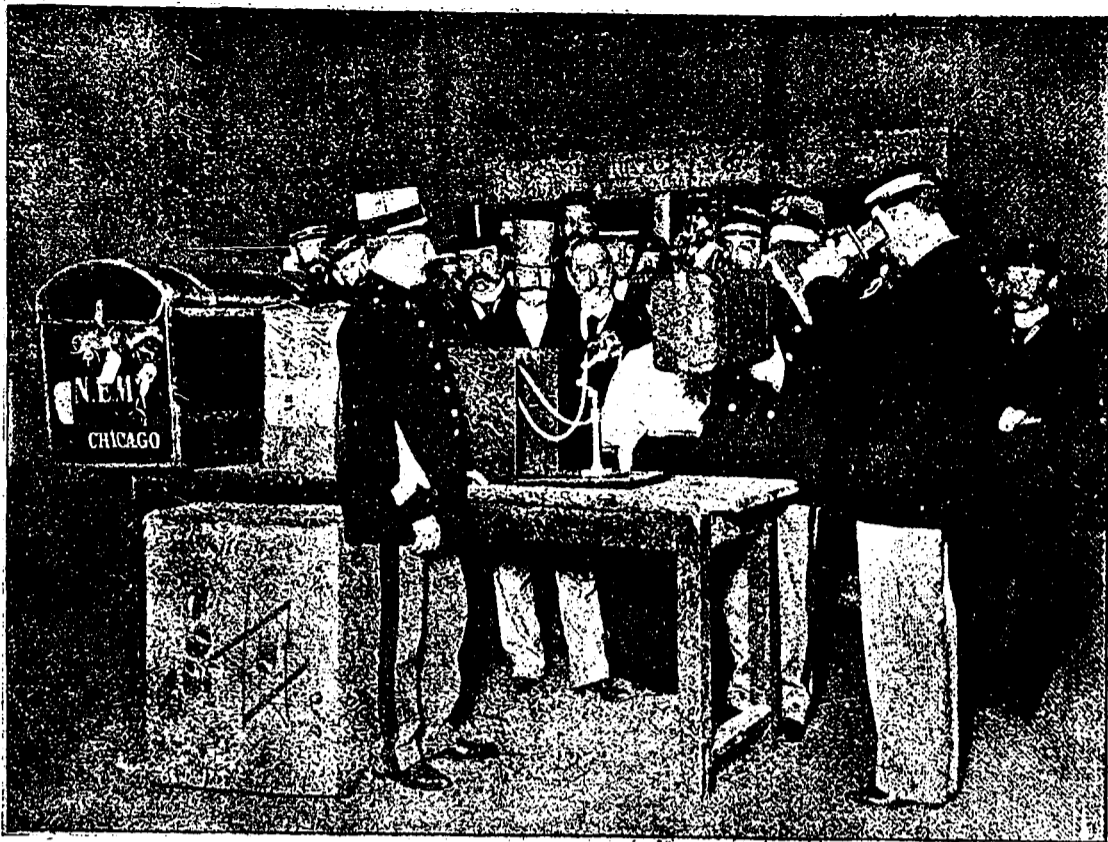
Plaçons, par exemple, une pièce de monnaie dans une boîte en bois, immédiatement sa présence nous est révélée sur l'écran.

Nous reproduisons une photographie de la scène qui s'est passée, le 20 juin, dans le hall des marchandises de la gare St-Lazare, à Paris.

On y voit un vérificateur des douanes examiner, à l'aide de la "lorgette humaine", et en présence des membres de la commission supérieure des douanes, une valise tenue par un douanier.



L'ÉGLISE DU SACRÉ CŒUR DE MONTMARTRE.



EXAMEN RADIOSCOPIQUE D'UN COLIS EN DOUANE.

Il a distinctement aperçu, au milieu du linge, des cigares, des boîtes métalliques représentant les matières introduites en contrebande.

La lorgnette humaine, dont l'inventeur est Mr Séguy, préparateur à l'Ecole de Pharmacie de Paris, a permis également une autre expérience fort intéressante. Un paquet grossièrement enveloppé, ficelé sans précaution et qui, en apparence, semblait de nulle valeur, a été placé sous l'ampoule fluoroscopique et aussitôt on a aperçu des cigares, éparpillés, disséminés dans le grossier paquet. Une boîte en bois blanc, ne semblant contenir que de la paille et des chiffons, n'a pu dissimuler son double fond ni les objets contenus dans cette fausse paroi.

Les rayons ont également servi à dévoiler, sur la personne d'une fraudeuse, une bouteille d'alcool habilement dissimulée sous sa jupe.

On s'imaginerait à tort que cette si curieuse invention va supprimer les douaniers en leur substituant les "radioscopeurs", mais elle pourra être utilement employée pour un premier examen rapide des petits paquets, colis postaux, valises, etc.

Que le nouveau procédé supprime, dans la plupart des cas, le contact des mains des agents avec les effets, linge et objets d'usage intime contenus dans les bagages et la direction des douanes aura bien mérité du public en l'adoptant.

**

Nous reproduisons ci-contre la figure d'un ballon, soi-disant dirigeable, en forme de cigare et muni d'un appareil de direction actionné par l'essence, qui a causé la mort des aéronautes le montant, le Dr Wolferts et Mr Robert Knabe.

Ce ballon, construit à Berlin, par le Dr Wolferts, était d'un cube de 1,000 mètres environ, d'une longueur de 20 mètres et d'un diamètre de 8 mètres 50.

La nacelle, quadrangulaire, contenait une machine à essence actionnant le mécanisme directeur et servant également à réchauffer le gaz hydrogène contenu dans le ballon.

Gonflé le 12 juin, au Tempelhofer de Berlin, il s'élevait dans les airs quand, parvenu à quelques centaines de pieds, on entendit comme un coup de canon; le ballon venait d'éclater et était entouré de flammes ainsi que la nacelle.

Les infortunés voyageurs, précipités sur le sol, se sont brisés dans la chute, renouvelant, encore une fois, la malheureuse expérience de Pilatre des Roziers et Romain, dans la catastrophe de l'Aéro-Montgolfière de Boulogne-sur-Mer.

LOUIS PERRON.

LA RÉCIPROQUE

Le vieux docteur. — Il me semble, monsieur Tempsdur, que vous prenez beaucoup de temps pour payer votre compte ?

Mr Tempsdur. — Dame, docteur, il me semble à moi que vous avez mis encore plus de temps à me guérir. Je vous rends la réciprocité.

SIMPLE SOUHAIT

Madame Lamode. — Oh, mon ami, comment peux-tu avoir le courage de critiquer ce chapeau-là ? C'est un rêve, un rêve charmant !

Mr Lamode (sceptique). — Hélas ! Je souhaiterais bien que la Providence fasse que le compte qui m'est venu avec devienne un autre rêve !

SOUVENIR HISTORIQUE

En Angleterre, sous le règne de Charles II, les mœurs étaient à ce point sévères qu'on allait jusqu'à exclure les femmes de la scène. En conséquence, les rôles féminins étaient confiés à des jeunes gens travestis comme il convenait. Certain soir, le commencement du spectacle se faisait longuement attendre. Le public devint impatient, et le roi, qui était arrivé depuis un bon moment, se montra fort contrarié du retard. Au bout de quelques minutes, il fit venir le directeur.

— Que se passe-t-il donc aujourd'hui ? demanda le roi avec courroux ; n'allez-vous pas vous décider à commencer la représentation ?

— Veuillez me pardonner, sire, répondit le directeur en s'inclinant profondément, mais... la reine n'est pas encore rasée !

Charles II éclata de rire et attendit patiemment que la reine eût terminé sa barbe.

RANCHISE

Elle. — Quo penses-tu de mon portrait ?

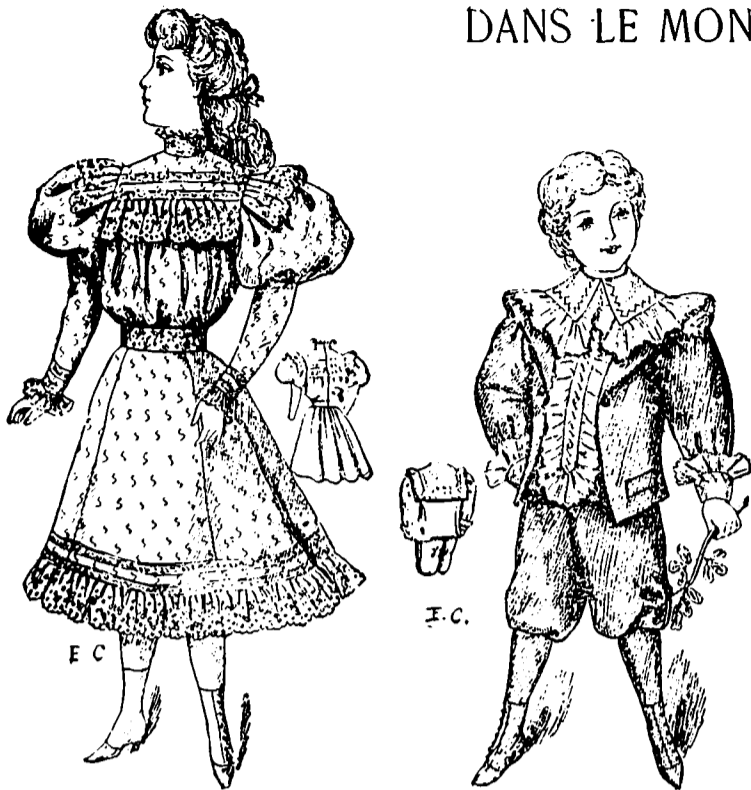
Lui. — Sincèrement, il n'est pas joli ; mais comme la ressemblance est parfaite !

La barbe blanchit la première et doit être colorée pour correspondre avec les cheveux. La Teinture de Buckingham donne une couleur naturelle, brune ou noire.



L'EXPLOSION DU BALLON DE BERLIN — I. LE DÉPART, II. LA CHUTE.

DANS LE MONDE DE LA MODÉ



6470—Costume pour fillette.

7041—Costume pour petit garçon.

6470.—Au moment des chaleurs estivales, voici un charmant costume de fillette qui sera bien accueilli par nos lectrices. Il est entièrement en batiste avec broderie et entre-deux.

Le corsage avec empiècement est de forme blouse, avec ceinture ; les manches avec pof, par en haut, collantes par le bas, légères manchettes, papillon de dentelle au-dessus de l'épaule et autour de l'empiècement devant et derrière.

Fermeture invisible au milieu du dos. La jupe unie, partie droit fil devant et derrière, des biais sur les côtés, volant avec entre-deux et dentelles.

Ce costume, très aérant, se fait également en mousseline, tulle glacé, soie, etc. Pour une fillette de 10 ans, il faut 3 verges $\frac{1}{2}$ d'étoffe en 44 pouces de largeur. Le patron No 6470 se fait pour toutes tailles entre 3 et 12 ans.

7041.—Il est en serge couleur tabac et se compose d'une blouse et d'une culotte bouffante avec jaquette, grand col matelot, jabot devant la poitrine et manchettes.

Le garnissage de la blouse, sur le devant est en fine batiste, avec jabot de même nature fermé par des boutons. Fermeture sur le côté gauche et ajustement par les épaules et en dessous du bras. La jaquette aj. stée, le dos sans couture, le devant largement ouvert.

Les manches de bonne largeur, plissées à l'épaule et au poignet.

Les culottes s'arrêtant au genou, couture sur le côté, avec boutons les rattachant à la blouse.

Un grand col de matelot, de forme carrée par derrière, garni de batiste plissée, et des manchettes complètent ce joli costume qui s'exécute en cheviotte, en tweed, en serge de toutes couleurs, de préférence rouge qui est la nuance à la mode.

Il faut pour un garçonnet de taille ordinaire 1 verge $\frac{1}{2}$ d'étoffe en 54 pouces de largeur.

Le patron No 7041 s'exécute pour enfant de 4, 6, 8 et 10 ans.

MAY MANTON.

Comment se procurer les Patrons du "Samedi"

Toute personne désirant l'un quelconque des patrons ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 15 centims, argent ou timbres-postes, par chaque patron demandé.

Ajoutons que le prix régulier de chacun de ces patrons est de 40 centims.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

A L'IDÉAL

*Tu qui fais des raisonne de
termes pour un seul jour.*
SWINBURNE.

Ton visage, incliné sur la foule asservie
De tous ceux que tourmente et raille le Désir,
Avec des yeux de sphinx les regarde gésir
D'amour, sous les arceaux funèbres de la Vie.

Et c'est Toi l'effroyable objet de leur envie,
La Chimère absolue, impossible à saisir ;
C'est vers Toi que le monde, écrasé de plaisir,
Tend désespérément sa bouche inassouvie.

Tu régnes au fronton sans rose ni portail
De cette N. f. de pleurs, comme sur leur vitrail,
Dans un azur trop loin, les Vierges immortelles ;

Nos dieux rampent d'effroi sous ton regard sondeur
Et les bêtes du gouffre, en voyant sa splendeur,
A leurs flancs déchirés sentent croître des ailes !

LUCIEN BARBE.

BATTU ET CONTENT

Il n'est question en Allemagne que d'un simple grenadier poméranien, Hans Müller, qui vient d'y acquérir une notoriété un peu joviale.

Condamné à la schlague, il était descendu la semaine dernière dans la cour de la caserne pour y subir sa peine.

L'officier accouru pour présider à cette exécution fut assez surpris de lui découvrir une attitude peu habituelle en pareille circonstance, Müller était visiblement joyeux et contenait avec peine une forte envie de rire.

Dès les premiers coups de bâton, il éclata. Son hilarité s'exalta avec les cruautés du supplice, et lorsque, enfin, on le laissa pantelant, ensanglanté sur le pavé de la cour, il riait aux larmes.

—Ah ça ? interrogea l'officier stupéfait, qu'est ce qui vous prend ? Pourquoi riez vous ?

—Je ris, répondit le supplicié, parce que vous vous êtes mis tous le doigt dans l'œil jusqu'à l'aisselle... Nous sommes deux Müller dans la compagnie : moi, Hans Müller et un autre, Fritz Müller... C'est Fritz qui a été condamné à la schlague, et c'est sur moi que vous tapez depuis vingt minutes !

L'empereur a envoyé ses félicitations à Hans "pour s'être plaint seulement après avoir subi la peine."

RESTAURANT MODÈLE

Le client.—Garçon ! Ces œufs là sont aussi durs que de la pierre. Je suis sûr que vous les avez fait bouillir plus de 3 minutes, comme je l'avais demandé.

Le garçon.—Monsieur, le propriétaire de cette maison nous répète sans cesse : Faites ce que demande le client, sans murmure, et toujours plus qu'il demande. Vous m'avez demandé de faire bouillir vos œufs trois minutes ; afin de vous montrer ma bonne volonté, je les ai fait bouillir six minutes. J'espère que monsieur est satisfait.

Les circonstances dont chaque chose en ce monde est environnée lui donnent son volume et sa forme ; et en la serrant ou la relâchant, par ici ou par là, font la chose ce quelle est, grande, petite, bonne, mauvaise, médiocre ou non, tout juste selon le cas.—STERNE.

SON DÉSIR



—Oh ! grand'mère, ce n'est pas juste du tout, il n'y a que vous en m i ici qui n'ayons pas de cavalier !

FEUILLETON DU "SAMÉDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 17 JUILLET

Les Enfants Martyrs

DEUX INNOCENTS

PREMIÈRE PARTIE

La Maison des Angolisses

I

(Suite)

Un soir, comme il la regardait ainsi, elle posa un instant son aiguille ; elle était terriblement fatiguée par ce travail inaccoutumé, par cette vie, par le manque d'air, par tout. Et sa grossesse qui avançait devenait lourde.

— Tu m'aimes donc un peu ? dit elle.

— Je ne sais pas. Qu'est-ce que c'est ça, aimer ?

— Aimer, mon enfant, c'est te regarder avec des yeux bien doux, c'est te caresser, c'est te dire de bonnes paroles, c'est te consoler quand tu pleures... c'est t'endormir et veiller sur ton sommeil ; aimer, c'est t'embrasser, mon pauvre enfant...

— Embrasser ? dit-il. Je ne sais pas non plus ce que c'est ! ! ..

Elle tressaillit. Cet enfant ne connaissait pas les baisers. Si misérable qu'elle fût, il y avait donc, au-dessous d'elle, de plus misérables encore ?

Elle lui prend les mains, qu'il retire d'abord, parce qu'il a peur, mais il finit par se laisser faire.

Elle le force à s'approcher. Elle penche cette tête peureuse, comme effarouchée, et sur ce front d'enfant, si pur, sous l'embroussaillage des cheveux noirs, elle met un long baiser maternel.

Il a tremblé soudain, le petit, sous l'effleurement de ses lèvres. Des larmes mouillent ses yeux et pourtant il sourit.

Et il dit gentiment, tendant toujours le front :

— Oh ! madame, encore une fois, encore une fois :

« Ce baiser, Charlot ne devait jamais l'oublier, en sa vie tout entière.

Et il en était encore bien ému quand survint la Berlaude.

Elle demeurait au rez-chaussée, comme Liette, et de son logement elle apercevait Charlot causant avec la jeune femme.

Elle accourut, lança à Liette une injure et prit le petit brutalement ; il trébucha, roula, se releva, et elle le traîna jusqu'au fond de la cour, à bout de bras. Elle le poussa devant elle et referma la porte.

La nuit descendait, mettant un peu de ténèbres dans la sombre maison. Liette plia son ouvrage. Il ne faisait plus assez clair pour travailler. Elle rentra.

En passant dans le couloir, elle crut entendre des gémissements qui partaient du logement de la Berlaude.

Elle écouta. Plus rien. Elle s'éloigna et s'arrêta encore. Les gémissements avaient recommencé.

Et il lui semblait reconnaître la gentille voix de Charlot. Est-ce que la mégère le battrait ? Pourquoi ? Quelle faute avait-il commise de causer avec elle ?

La porte fermée, la Berlaude s'était précipitée sur le petit, et ses rudes poings, forts comme ceux d'un homme, s'abattaient sur sa tête, sur son pauvre corps où cela résonnait lamentablement.

Tout d'abord, il ne dit rien. Il savait, par expérience, que crier ne faisait qu'exciter cette furie. Mais bientôt comme elle l'avait jeté par terre et trépigina sur lui avec rage, il appela au secours.

— Chante, ça t'apprendra à faire du sentiment... Chante, chante !

Il faisait très noir, dans le taudis où se passait cette scène, hélas ! si commune en certains bas-fonds parisiens. Dans un coin, des os et des chiffons étaient rangés en tas et sur les chiffons et les os grouillaient deux corps d'enfants déguenillés.

L'un deux se souleva et se précipita sur la Berlaude. C'était un petit, nommé Criquet, plus âgé que Charlot de trois ou quatre ans, maigrelet, chétif, aux yeux bleus, brûlés de fièvre. Orphelin comme Charlot, recueilli comme Charlot par la Berlaude et employé par elle à mendier.

— Mais vous allez le tuer, ce petit, la Viogue.

— Toi, mêle-toi de ce qui te regarde...

Et elle l'envoya rouler au milieu de la chambre. Criquet se releva, se précipita sur elle de nouveau, essayant de toute la vigueur de ses frêles bras d'écarter la mégère du corps brisé de Charlot qui râlait.

— Non, vous ne le tuerez pas... vous ne le tuerez pas la Viogue...

Et comme la main de la Berlaude s'étendait vers lui et lui étroitement le cou à l'étrangler, il la mordit jusqu'au sang !

Elle le lâcha, oubliant Charlot pour Criquet et courut vers ce dernier ; mais l'enfant était agile, glissait entre ses bras comme une couleuvre, lui jetait aux jambes les chaises qu'il rencontrait. Et la lutte se poursuivait ainsi, dans l'ombre, sournoise et silencieuse. Charlot avait rampé jusqu'au tas de chiffons et là géignait, le pauvre, meurtri, et tout sanglant.

Tout à coup la Berlaude avisa sur la hotte de son mari le crochet de chiffonnier. Elle s'en empara ; Criquet est à sa portée ; elle lui en applique, au hasard, un coup terrible.

L'enfant pousse un cri aigu et roule en se débattant.

La pointe est entrée dans le genou droit tout entière, et le coup a été si violent que la baguette s'est brisée ! ..

La femme ricane, sa colère est tombée. Elle allume une chandelle, plantée dans un os, sur la cheminée, et la lueur vacillante éclaire la scène de ce court drame : Berlaude, hideuse ; Charlot presque évanoui, près d'une fillette qui n'avait osé bouger, et au milieu, hurlant toujours, Criquet.

Le lendemain, Liette travaillait dans la cour, mais à l'heure habituelle où Charlot s'en allait avec les mendiants vagabonder dans les quartiers riches, elle ne vit sortir personne.

Quand elle rentra chez elle, à midi, pour prendre son déjeuner, — une tasse de lait et un peu de pain, — elle écouta, penchée contre la porte de la Berlaude qu'elle venait de voir partir.

De sourdes plaintes sortaient de là, étouffées par l'épouvante.

Elle voulait ouvrir. La porte était fermée. Elle frappa, mais personne ne répondit et les plaintes cessèrent.

Deux ou trois jours après, Liette tomba malade. Elle s'était surmenée. Elle n'en pouvait plus. Ses doigts étaient comme morts et dans l'impossibilité de tenir l'aiguille. Elle écrivit à madame Jasmin d'envoyer chercher l'ouvrage terminé, mais on ne lui en donna pas d'autre.

Un mois s'écoula ainsi. Il n'y avait plus d'argent. On la conseilla de s'adresser au bureau de bienfaisance...

Elle y courut, la rougeur de la honte sur le front. C'était la première fois qu'elle mendiait. Elle exposa sa situation. Un employé, pris de pitié, l'accompagna rue de la Parcheminerie, vérifia ses dires, lui remit dix francs.

Elle vécut encore quelques jours avec cela, puis elle se rendit à la mairie dans l'espoir qu'on la secourrait encore. On lui remit trois francs.

En rentrant, elle se croisa dans la cour avec la Berlaude, qui se mit à rire. Juliette ne comprenait pas pourquoi.

Il pleuvait. C'était par une froide soirée de novembre. La pauvre femme était mouillée et transie. Elle grelottait. Ce n'était pas beau, son chez elle. Et pourtant elle aspirait après le repos de son lit. Le terme de sa grossesse approchait.

Devant sa porte elle s'arrêta, mit la clef dans la serrure. Mais la porte s'ouvrit et un homme se présenta, l'air honnête, le visage encadré d'une forte barbe noire. Derrière lui, une femme balayait, et cinq enfants, assis par terre, mangeaient des croûtons de pain, — sept personnes dans une chambre qui était trop étroite pour Liette toute seule !

— Qu'y a-t-il pour votre service ? fit poliment l'homme.

— Mais, monsieur, dit Liette surprise, vous êtes chez moi...

— Chez vous ? ah ! c'est vous qui êtes l'ancienne locataire ?

— Mais j'habite toujours cette chambre... mes meubles...

— Ma pauvre petite, vos meubles sont dans la cour. Il paraît que vous redeviez un mois au proprio. Il vous a expulsée... y en a des durs, allez ! des proprios...

— Expulsée ! dit-elle, comprenant à peine. Expulsée ! mon Dieu, où vais-je aller dormir ?

— Sûrement, ce n'est pas ici,

En trébuchant Liette regagna la cour. L'homme n'a pas menti. Les meubles, c'est-à-dire son lit et une chaise, sont empilés près de l'escalier Nord de la cour. Elle s'assied sur une paillasse et elle pleure, doucement, longuement, le visage caché dans les deux mains.

La pluie tombe toujours, fine, serrée, glacée.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmure Liette qui sanglote.

Elle ne peut pourtant pas rester là. Demain elle viendra chercher ses meubles. Elle sort. Elle trouvera bien un garni pour se coucher, mais demain ?... Demain ?... Elle voudrait conserver les trois francs du bureau de bienfaisance. Comment faire ?...

Elle a entendu parler des asiles de nuit. En est-elle réduite là ? Oui, il le faut bien... Manger un peu, puis dormir dans un endroit chaud... Demain, elle verra... Il fait si froid... Cette pluie incessante... le ciel bas et lourd... le vent qui souffle en rafales... que tout cela est triste...

Rue Saint-Jacques, pas très loin, il y a un asile pour les femmes. Elle s'y traîne, y arrive demi-morte de fatigue et de fièvre. Elle sonne. On ne répond pas. Elle sonne de nouveau. Elle sonne encore. Un employé entr'ouvre la porte.

— On ne reçoit plus personne après neuf heures.

La porte se referme.

Alors, elle se laisse tomber sur le trottoir. Sous la pluie glacée, une chaleur l'envahit. Elle ferme les yeux, pousse un soupir et croit qu'elle s'endort... Elle est évanouie.

Deux gardiens de la paix l'aperçurent et s'approchèrent lentement.

Ils la relevèrent. Elle revenait à la connaissance. Ses dents claquaient. Elle eut peur des hommes noirs qui la soutenaient et qui pourtant y mettaient de la douceur, presque de la pitié.

— Je n'ai rien fait, dit-elle, je vous assure que je n'ai rien fait.

— Vous n'avez donc pas de domicile ?

— On m'a expulsée ce soir... Mes meubles sont dans la cour... J'ai bien froid... et je suis enceinte... Je voudrais me réchauffer un peu...

— Pouvez-vous marcher ?

Elle essaya, mais fléchit sur ses jambes.

— Nous allons vous aider.

— Où me conduisez-vous ?

— Au poste.

— Au poste ! comme les assassins ! comme les voleurs !

— Nous ne pouvons pas vous laisser coucher dans la rue. Par ce temps-là, demain vous seriez morte.

Elle se laissa emmener. Elle n'avait plus d'énergie. Du reste, quand elle fut au bureau de police du Panthéon, dans la grande salle surchauffée par un poêle énorme, flamboyant, elle fut prise tout de suite par la chaleur lourde.

Le brigadier ne la mit point au violon. Elle eut la permission de passer la nuit sur un banc, où elle s'endormit tout de suite, la tête contre le mur.

Deux filles ramassées ivres dans une bataille, chantaient au violon, en faisant un bruit d'enfer.

Elle finit par ne plus rien entendre de tout cela et ne se réveilla que le matin assez tard.

Un officier de paix causait avec le brigadier en la regardant. Elle n'entendait pas ce qu'ils disaient. L'officier s'approcha :

— Vous n'avez aucunes ressources ? Vous ne travaillez pas ?

Elle expliqua ce qui lui était arrivé.

— Vous êtes-vous adressée à l'Assistance publique ?

— Non. Pas encore, excepté aux bureaux de bienfaisance.

— Allez donc avenue Victoria. Vous recevrez un secours.

Elle remercia, sortit. Avenue Victoria, elle reçut trente francs. Elle revint alors rue de la Parcheminerie, paya son propriétaire. On lui trouva un taudis plus noir, plus étroit, plus sinistre encore que celui d'où on l'avait expulsée et deux ouvriers de la maison, pour quelques sous, rentrèrent ses meubles.

A l'Assistance, on avait pris son nom et son adresse. Une femme vint la visiter le lendemain, lui dit de bonnes paroles. En même temps, d'une maison de secours de la rue Saint-André-des-Arts, elle recevait des vêtements plus chauds. C'était de la pitié administrative, mais enfin c'était de la pitié. Était-ce donc la fin de ses misères ?

Elle arrivait au dernier mois de sa grossesse. Il fallait bien qu'elle se résignât à accoucher dans un hôpital. Là, on la garderait jusqu'à ce qu'elle fût rétablie et en état de travailler, — elle se l'imaginait du moins, — et de nourrir l'enfant innocent qui allait naître d'elle...

Elle fit sa demande à l'Assistance... Elle attendit vainement pendant plus de quinze jours... Il n'y avait de place ni chez les sages-femmes administratives ni dans les hôpitaux... Enfin, le seizième jour, on lui dit de se présenter, non point à la Maternité dont les vingt cinq lits étaient occupés, mais à la Clinique de la rue d'Assas.

Là, elle fut reçue par l'interne de service.

Il était temps. Elle s'y trouvait à peine depuis deux heures qu'elle était prise des premiers symptômes.

Puis, comme les douleurs se prolongeaient, on lui fit respirer du chloroforme.

Elle s'endormit, eut des rêves où elle se revit jeune fille, choyée, ardemment aimée par sa bonne Céleste... des rêves fleuris et tout ensoleillés... où elle n'avait qu'à se laisser vivre, au courant qui doucement l'emportait, pour être heureuse...

Quand elle se réveilla, elle vit dans un berceau blanc, près du lit, un petit être, dormant profondément, ses poings fermés, aux jolis plis de graisse, sur le drap.

Une infirmière qui passa lui dit en souriant : "C'est votre fille !..."

Une fille ! sa fille !... mon Dieu !... Elle la prend, l'embrasse, sans que l'enfant se réveille, la serre contre son cœur... la considérant longuement en son maillot... sa fille... la fille de Richard... Quelle pauvre innocente ! que deviendra-t-elle ?... Qu'est-ce que l'avenir, dans son inconnu terrible, lui réserve ? Les portes de la vie viennent de s'ouvrir pour elle et la vie se présente avec ses douleurs, ses misères !... La mère, seule, est là pour la protéger...

Elle la replace dans le berceau, puis, elle-même anéantie et malgré tout souriante, s'endort...

II

Ainsi que l'avait espéré le médecin tout se passa d'une façon normale. Il ne survint aucun accident. Seulement, Liette était d'une faiblesse extrême. Elle avait voulu, toutefois, nourrir son enfant... Celle-ci avait été baptisée sous le nom d'Albertine et tout de suite, sa mère, dans ses caresses, l'avait appelée Bertine...

Le matin du dixième jour, elle venait de se lever pour la première fois et assise près de son lit, — dans l'impossibilité presque complète de remuer et de se tenir debout, elle berçait doucement Bertine pour l'endormir.

Un infirmier passa et s'arrêta devant elle.

— Vous vous présenterez ce matin chez monsieur le directeur.

— Qu'ai-je donc à y faire ?

— Dame ! vous ne vous imaginez pas que vous allez vivre de vos rentes à la Clinique jusqu'à la fin de vos jours ? Nous avons besoin de votre lit... les demandes sont nombreuses...

— Vous me renvoyez ? dit-elle, affolée. Ce n'est pas possible ! Mais on veut donc me tuer et tuer mon enfant !...

Quand Bertine fut endormie, Liette se traîna chez le directeur.

— Juliette Larnaudet, No 16, c'est bien vous ?...

— Oui, monsieur, dit-elle tremblante.

— Vous pourriez quitter la clinique aujourd'hui même.

— Mais que vais-je devenir ? Je me sens encore si malade qu'il me sera impossible de travailler...

— Il m'est défendu de vous conserver ici plus longtemps...

— Défendu ! défendu ! Et par qui ?

— Les règlements s'y opposent.

Ici, le directeur consulta un dossier.

— Aucun accident à craindre... Tout est pour le mieux...

Juliette ne comprenait pas et regardait cet homme avec des yeux épouvantés. Tout allait pour le mieux, disait-il. Quelle dérision !

— Monsieur, murmura-t-elle suppliante, je suis courageuse et je ferai tout mon possible pour trouver de l'ouvrage. Mais il faut, pour cela, que je sois plus forte. Je puis à peine me traîner. C'est surtout pour mon enfant que je vous prie, monsieur... Il peut mourir de misère, de privations... sans secours... Car vous ne voulez pas que je l'abandonne, n'est-ce pas ?

— L'Assistance publique vous aidera.

— Au moins, monsieur, existe-t-il un hospice où l'on me recevra avec ma pauvre petite fille, jusqu'à ce que je sois rétablie ?

Un quart d'heure après, elle se trouvait hors de la clinique et sans savoir où elle se dirigeait, remontait la rue d'Assas, son enfant dans ses bras. Elle ne marchait pas depuis cinq minutes qu'elle n'en pouvait plus.

Il lui restait trois francs, — dernière charité du bureau de bienfaisance.

Elle arrêta un cocher, monta dans sa voiture et se fit conduire rue Blomet.

Là, en effet, était un asile pour les accouchées convalescentes.

Elle sonna, entra, s'adressa au concierge, fut renvoyée dans les bureaux, d'étage en étage.

Elle était harassée et si défaillante qu'elle se sentait près de mourir.

L'asile n'avait qu'une cinquantaine de lits et pas un de libre.

— Avenue du Maine, 201, vous trouverez sans doute, lui dit-on.

La voiture l'y conduisit. Elle s'endormit de fatigue, Bertine sur ses genoux. Ce fut le cocher qui, à l'arrivée, ne la voyant point sortir, descendit de son siège, ouvrit la portière et la réveilla.

Mais, à cet asile maternel, il n'y avait pas de place. Du reste, on n'y prenait les convalescentes que sur des cas prévus et dans tous les cas les malades n'y étaient pas conservées plus de quinze jours.

— Indiquez-moi un asile où l'on puisse me recevoir ! dit-elle, les yeux mouillés, vraiment digne de pitié.

L'employé haussa les épaules et dit :

— Je le voudrais bien, allez... s'il en existait cela rendrait des services... Mais... il n'en existe pas.

Elle sortit, brisée, éperdue.

Elle n'avait plus qu'à se rendre à l'Assistance publique, pour y solliciter un secours d'allaitement.

Plusieurs femmes, — des mères comme elle, — attendirent leur tour et passèrent au bureau.

On l'appela. Elle se présenta, Bertine toujours endormie.

On l'interrogea. Qu'était devenu son mari ? Avait-elle cherché du travail ? Dans quelles maisons ? Quelles étaient ses ressources ? Que comptait elle faire de son enfant ?

Elle répondit à tout cela docilement. On la pria de repasser quelques jours après. Il fallait que l'administration fit une enquête. Mais comme elle avait sa feuille de sortie de l'hôpital, on lui remit tout de suite un secours de vingt francs.

Elle rentra rue de la Parcheminerie, dans son taudis. Quelques jours après, elle était avisée que la ville lui donnerait une allocation mensuelle de 25 francs pour nourrir son enfant. Cela, pendant

un an. En outre, on lui apporta un berceau et une layette. Dix mois plus tard on devait lui en donner une autre.

Mais elle était malade, mal remise de ses couches. Son lait se raréfia, finit même par disparaître. Alors elle dut nourrir sa fille au biberon. Les dames visiteuses de l'Assistance le constatèrent et firent leur rapport. Le mois suivant on réduisit le secours à 15 francs...

Elle gardait le lit. Elle avait écrit à madame Jasmin, la lingère, que bientôt elle lui demanderait de l'ouvrage.

Enfin, deux mois après, elle allait un peu mieux.

Elle se remit à ses camisoles et à ses peignoirs, assise auprès de la fenêtre en lucarne d'où tombait le jour blafard. Il faisait encore trop froid pour qu'elle pût s'installer dans la cour, mais le printemps allait revenir et avec lui le bon et chaud soleil qui épanouit, égaye et fait revivre!

La première fois que Charlot la revit, ce fut chez elle. Il s'y introduisit, peureux, en l'absence de la Berlaude. Liette venait de s'assoupir sur son ouvrage. Elle ne l'entendit pas. Le gamin s'approcha du berceau, curieusement. Bertine le regarda de ses deux grands yeux étonnés.

Liette se réveilla, reconnut le gamin. Il vint à elle. Il n'avait que son pantalon, effrangé et rapiécé, et une chemise en loques.

Ses pauvres bras étaient nus; l'un d'eux était couvert de larges cicatrices.

Et, comme Liette regardait cela, il dit:

—C'est la Berlaude, un jour qu'elle était poivre. Elle a pris un tison dans la cheminée, — un bout de branche qui flamblait, — et, pendant qu'elle me tenait par un bras, elle m'a appliqué le tison sur l'autre. J'ai senti que ça faisait *pfûûûûit*, et j'ai eu bien mal...

—Mon pauvre enfant! dit Liette en l'embrassant de toutes ses forces.

—Oh! ce n'est rien, moi. C'est guéri. Mais c'est ce bon Criquet qui a voulu me défendre, une fois que la Berlaude me tapait dessus. Elle lui a troué le genou d'un coup de crochet. Le genou est devenu gros comme ma tête. La jambe a tourné en dedans, et le voilà infirme. C'est la Berlaude qui était bien contente...

Liette frémissait, épouvantée.

—Contente! contente! dit-elle.

—Oui, un mendigo qui n'a plus qu'une jambe, ça rapporte... Les autres, ils n'ont jamais l'air d'être en vrai!...

Il se rapprocha de la jeune mère, timide et câlin à la fois.

—Madame, je voudrais bien que vous m'embrassiez encore.

Elle lui mit un baiser sur le front. Il le reçut, un sourire sur les lèvres et les yeux clos. Puis il s'en alla vers le berceau.

—Si je l'embrassais, moi, la gosse? Est-ce qu'elle chignerait?...

—Non... Embrasse-la, mon pauvre petit.

Il le fit, prudent, avec des précautions comiques, après s'être essuyé les lèvres... Il le fit deux fois... Les enfants sont attirés par les enfants... Après quoi, souriant toujours:

—C'est doux à toucher! dit-il... comme une peau de chat.

Et il s'en alla, en courant...

Juliette s'était mise à travailler, mais elle n'arrivait pas à vivre. Elle gagnait à peine une dizaine de sous par jour.

Elle était obligée de se reposer souvent. Le souffle lui manquait. Il lui semblait qu'elle perdait pied, qu'elle tournait dans le vide.

Du reste, toutes ses nuits, maintenant, étaient peuplées de cauchemars. Elle sentait que, de jour en jour, tout son être se détachait; son cerveau n'y résistait pas.

Souvent, il lui arrivait de prendre dans ses bras Bertine endormie et de l'approcher de la lucarne, pour la mieux voir.

Et pendant des heures elle la contemplait, farouche. Que deviendrait-elle, si la mère lui manquait tout à coup? Elle serait la proie d'une femme comme Berlaude... et traitée comme Charlot!...

Pour la première fois germait dans son pauvre esprit aux abois, dans sa pauvre âme tendre, l'idée d'en finir, d'un seul coup, en tuant cette enfant, pour lui épargner le long supplice de la vie, et en se tuant elle-même.

Oh! elle choisirait une mort bien douce... l'asphyxie... L'enfant ne souffrirait pas... Elle s'endormirait contre le cœur maternel, — ce cœur tant torturé, — et ne se réveillerait jamais... Toutes les deux, sur le même lit, attendraient la mort bienfaisante...

Et elles seraient heureuses, infiniment heureuses, de finir ainsi...

Cela devenait une pensée fixe. Raisonner, maintenant, lui devenait impossible. La folie planait au-dessus d'elle et guettait ses défaillances.

Un matin, elle sortit, employa les quelques sous qui lui restaient à acheter du charbon qu'elle cacha dans son tablier et rentra.

Elle ferma soigneusement la lucarne. Il y avait si peu d'air, en ce taudis, que l'asphyxie ne serait pas longue à venir. Elle tordit des chiffons qu'elle poussa contre le bas de la porte. Elle amassa des jupons, du linge, une couverture dans la cheminée.

Tout était clos, maintenant.

Elle avait une hâte fiévreuse et singulière, en ces préparatifs

Elle allait et venait dans la chambre presque gaiement. Son attitude était plus jeune, sa démarche plus légère.

Enfin, elle était donc venue, pour elle et pour Bertine, la dernière journée de leurs souffrances!... Encore quelques minutes, puis tout à l'heure le repos.

Elle plaça un réchaud non loin du lit, l'emplit de charbon et l'alluma. Elle recula le berceau contre la porte, prit doucement la petite fille et la porta dans son lit.

Elle se coucha près d'elle.

—Dors, chérie, murmura-t-elle en la regardant, soulevée sur son coude... Dors ton dernier sommeil... Personne ne pourra accuser ta mère de cruauté envers toi, car tu vas mourir doucement. La mort viendra te prendre dans une caresse. Et je te suivrai, vois-tu, je ne te quitterai pas. Je n'aurais jamais voulu t'abandonner, et je n'avais plus que l'abandon comme suprême ressource. Non, non, personne ne m'accusera, puisque je meurs avec toi...

L'enfant fit un léger mouvement, poussa un soupir, ouvrit les yeux, sourit à sa mère et se rendormit.

Liette l'attira plus près d'elle; tout à fait contre son cœur et l'enveloppa étroitement dans ses bras enlacés.

Elle voulait que ce cœur fût contre le sien. Elle aurait voulu que leurs battements se confondissent en un seul battement, pour se raréfier, pour s'éteindre... dans la même seconde...

Elle avait désiré vivre ainsi, avec sa fille; et, puisque la vie n'avait pas été possible, la mort allait réaliser son rêve.

Il n'y avait presque plus d'air, en la chambre...

Une étrange lourdeur appesantissait son front. Cela l'étranglait brusquement, comme un cercle de fer autour du crâne. Puis son cœur se soulevait.

Elle eut la force de baiser une dernière fois le visage de Bertine, dont elle recevait, contre ses lèvres, le souffle haletant.

Ainsi liées l'une à l'autre, mère et fille ne bougèrent plus.

Seulement, une prière douce, faible, monta vers le ciel:

—Mon Dieu, si j'ai mal fait, pardonnez-moi!...

III

Chez la Berlaude, — ce jour-là, par hasard, — Criquet et Charlot n'avaient pas été loués. Ils étaient à la maison, seuls, occupés à trier des chiffons.

Berlaud buvait, rue Galande, avec sa femme.

Quant à la fillette qui avait été quelque temps compagne de leurs infortunes, elle était morte, phthisique.

Criquet, à voix basse, disait à Charlot:

—Alors, elle est bonne pour toi, la voisine?

—Oui. Elle m'embrasse. Et je voudrais bien rester auprès d'elle.

—Allons la voir. Veux-tu?

—Elle est justement rentrée tout à l'heure. Elle était allée aux provisions; elle a rapporté quelque chose dans son tablier.

Ils sortirent. Au bout du sombre et humide couloir, ils frappèrent. Rien ne répondit.

Charlot colla sa bouche contre la serrure:

—Madame Juliette, c'est moi, le petit Charlot, vous savez bien...

Même silence.

Ils se regardèrent, surpris.

—Elle dort peut-être, fit Criquet.

Charlot respirait, à pleins poumons, toujours penché contre la serrure.

—Tu ne sens rien, toi Criquet?

—Non... qu'est-ce qu'il faut que je sente?...

—Je ne sais pas... c'est une drôle d'odeur... C'était comme ça le jour où on a retrouvé, morte dans son lit, la femme du porteur aux halles, la mère Savinien, il y a deux mois...

—Faudrait voir par la lucarne, dit Criquet.

—Tu as raison.

Ils sortirent. A cette heure, la maison était déserte.

—La lucarne est haute, monte sur moi, fit Criquet; faut se presser.

—Ecarte tes compas. Tiens-toi ferme sur tes courriers...

Et Charlot grimpa comme un écureuil sur les épaules de l'infirme.

Il arrivait juste en face de la fenêtre. Il regarda dans l'intérieur du taudis et fut quelque temps sans rien distinguer.

—Qu'est-ce que tu rebouises? demanda Criquet. Jaspino un peu.

—Je ne vois rien... ah! si, si... il y a du feu... dans un réchaud... Mame Juliette est dans sa plume, avec sa gosse... Elles ne remuent plus... Elles s'embrassent très fort... Bertine est cramponnée avec ses deux prenantes au collier de la mère...

—Les mirettes sont bouclées?

—Je ne peux pas voir...

Charlot sauta sur le pavé.

—Faut faire sauter la lourde de Mame Juliette et leur donner de l'air... sans quoi, c'est fini...

—Faire sauter la porte, avec quoi?

—Avec la rigolle à Berlaud.

Charlot se précipita dans la chambre du chiffonnier et revint aussitôt avec une longue et forte tige de fer amincie à l'une de ses extrémités. C'est un outil particulier aux cambrioleurs pour écarter les panneaux des portes ou des contrevents et faire sortir le pêne de la serrure.

Il faut qu'ils réunissent leur vigueur pour peser sur la pince, après l'avoir introduite.

Enfin, après deux efforts, ils ont la joie de voir la porte s'écarter, donner du jeu, et un craquement indique que le pêne vient de sauter hors de la gâche.

Ils poussent la porte, renversent le berceau, mais une bouffée d'acide carbonique les frappe au visage, les étouffe, si violente, qu'elle les renverse, sans respiration. Charlot se relève ; déjà, par la large percée de la porte grande ouverte, le gaz mortel s'est échappé. L'enfant s'élance dans la chambre, grimpe sur une chaise, ouvre la lucarne, se précipite vers le lit et enlève Bertine qu'il porte dans la cour.

C'est au moment où Liette venait de dire : " Mon Dieu ! si j'ai mal fait, pardonnez-moi ! "

L'air frais, qui vint la caresser, lui rendit un peu de connaissance. Le cercle d'airain semblait se desserrer d'autour de son front. De sa poitrine oppressée s'enlevait à chaque respiration, un effrayant fardeau.

Elle rouvrit les yeux, mais ne se rendit pas compte de ce qui s'était passé. Son regard fixe, sans vie, sans intelligence, restait attaché au mur du fond de l'alcôve, contre lequel elle avait accroché un crucifix de bois noir avec l'image du Christ en cuivre.

Très difficilement la conscience de son être rentrait en elle. Était-elle donc encore vivante ?... Et pourquoi ?...

Elle fait un mouvement pénible dans son lit et se retourne. Ses mains tâtonnent là, où tout à l'heure était sa fillette, tout enveloppée de son amour maternel, farouche jusqu'au crime.

Et elle n'y trouve rien.

Cela lui rend la raison tout à fait.

Elle jette un cri :

— Bertine ! Bertine !

Près d'elle, deux petits garçons à mine hardie mais intelligente, semblent guetter son retour à la raison.

Dans le berceau relevé, la petite, éveillée, crie de toutes ses forces.

Charlot sourit à Criquet.

Celui-ci se dandine, appuyant son corps chétif de sauterelle tantôt sur sa bonne jambe, tantôt sur la mauvaise.

Ils sont heureux de ce qu'ils ont fait, les deux petits, et Criquet a posé sur l'oreille gauche, et presque dans le dos, sa casquette plate de drap gris, à laquelle manque la moitié de la visière.

— Bertine est là, ne vous lamentez pas ! dit Charlot.

Liette l'a entendu et tout de suite elle est plus tranquille.

— Tout de même, c'était rien une fichue affaire, disait Criquet.

Ce sont eux qui l'ont sauvée. Elle le comprend, mais elle ne leur en sait pas gré. Ce serait fini, déjà, sans leur intervention. Tandis que maintenant, elle n'aura peut-être plus le courage de recommencer. Mais elle se tait.

La petite crie toujours.

— Elle a faim, probable, dit Charlot. Madame Juliette, où mettez-vous son lait ? On pourrait lui en donner, à la mère.

Elle ne répond pas. Du lait, il n'y en a point. Elle n'a plus d'argent, plus un sou. L'ouvrage que madame Jasmin lui a confié n'est pas prêt. Et il faut qu'elle attende huit jours encore avant d'aller à la mairie toucher les quinze francs que lui alloue, pour l'aider à mourir, — l'Assistance publique !...

Criquet se penche à l'oreille de son ami d'infortune :

— Il n'y a pas un rond, ici, c'est sûr...

— Moi, j'en ai six, en réserve, dans la doublure de mon pantalon...

— Six ? fit Criquet presque respectueux... T'es rien bath ! moi, j'ai que trois ronds... Je les y donne...

Ils firent craquer la couture d'un coin de leurs guenilles.

— Tiens ! dit Criquet, va chez le crémier acheter du lait pour la mère et chez le boucher un bol de bouillon pour la mère...

Charlot sortit en courant. Cinq minutes après il était de retour. Il tenait une tasse de lait d'une main et de l'autre le bouillon.

— Pauvres enfants ! Dignes d'être heureux ! murmura Juliette. Elle accepta l'aumône.

Bertine but gloutonnement et se rendormit.

La mère, elle aussi, se sentait accablée.

Les petits rentrèrent chez la Berlaude et se remirent à trier leurs chiffons. Ils ne se parlaient pas, mais de temps en temps, ils relevaient la tête, se regardaient en souriant et se faisaient un signe d'entente.

— Tout de même, fit Charlot, si la Viogue le savait...

— Elle nous tuerait !

Juliette ne se leva pas. Elle somnola le reste du jour et toute la nuit qui suivit. Bertine ne se plaignait pas trop. Il y avait encore du lait pour elle.

Mais le lendemain, c'était la même détresse, le même désespoir. En elle renaissaient les mêmes idées tragiques de suicide ; impossible de chasser de son délire l'idée de cette mort ; c'était bien la folie, par trop de misère... Pourtant en ce jour-là lui venait un peu de pitié... Faire mourir cette innocente, que cela était cruel !... Elle avait eu le courage la veille. L'aurait-elle encore le lendemain ?

Non... on ne recommence pas ces choses-là, et voilà pourquoi elle n'était pas reconnaissante aux petits de l'avoir sauvée.

Mais que devenir ?

Et l'horrible pensée de l'abandon, — plus horrible pour elle que le suicide, — vague d'abord, pénétrait en son cerveau surexcité. Elle s'y faisait place, s'y logeait, y germait, étouffant autour d'elle les derniers raisonnements.

Vers trois heures de l'après-midi, elle se lève. Elle a dormi, depuis la veille, tout habillée. Comme elle est faible sur ses jambes ! Elle chancelle. Ses genoux s'entrechoquent. Elle est d'une maigreur à faire pitié. La peau est jaune. Les pommettes sont d'un rouge vif. Les yeux ont un éclat singulier. Ils semblent recéler une menace.

Elle enveloppe Bertine dans une jupe, pour qu'elle n'ait pas froid.

Et elle sort, par les rues, farouche, courant presque. Elle s'en va, au hasard ; et, lorsqu'elle s'arrête, à bout de forces, elle interroge un passant :

— Monsieur, est-ce de ce côté, l'hospice des Enfants-Assistés ?...

— C'est rue Denfert-Rochereau.

Et l'homme indiqua le chemin qu'il fallait prendre.

Rue Denfert-Rochereau, 74 !...

C'était là !...

Elle la regarde avec des yeux effarés, la maison noire, la maison des angoisses.

Que de mères ont passé sous cette voûte sombre !... Que de mères, entrées là avec leurs petits, sont ressorties, les bras vides !...

Elle s'appuie, défaillante, contre un mur en face, et considère...

Où trouvera-t-elle jamais le courage d'aller là ? Et, dans sa folie, elle s'étonne de voir cette maison ressembler aux autres. Elle la voudrait différente, isolée, loin de Paris, comme une réprochée...

Et elle prête aussi machinalement l'oreille... Où sont donc les enfants ? On n'entend rien... La maison des angoisses engloutit les petits êtres mystérieusement, et personne ne sait ce qu'ils sont devenus...

Non, elle n'osera jamais... C'est un crime.

C'est un crime qu'elle commet pour en éviter un plus grand, un plus odieux, à jamais irréparable...

Elle entr'ouvre un peu le jupon sous lequel repose Bertine. La gentille figure apparaît, très calme, très rose.

Elle va jeter cet ange à l'inconnu !...

Une vieille dame, vêtue de deuil, à cheveux blancs, s'approche d'elle, la prend pour une mendicante et veut lui donner quelques sous.

— Merci, madame, dit Liette, nous n'avons plus besoin de rien.

La vieille dame, surprise, s'excusa et s'éloigna.

Une autre, toute jeune, un tout petit enfant dans ses bras, rôde devant l'hospice depuis quelques minutes. Liette l'a remarquée et observe son manège.

— C'est une mère comme moi !

Ce que fera cette mère, Juliette le fera.

L'autre passe et repasse devant la voûte, observe, fait deux pas pour entrer, revient, suit la rue comme pour échapper à la tentation et s'arrête.

Tout à coup, en courant, elle se précipite dans l'hospice.

— Moi aussi, dit Juliette, moi aussi !

Et hébétée, irresponsable, pauvre être qui n'a plus de raison ni de volonté, elle traverse la rue et s'engouffre sous la voûte. Un homme, debout sur le seuil d'une porte, n'attend pas la question terrible qu'elle voudrait lui poser mais dont les mots restent égarés dans sa gorge.

D'un geste silencieux il indique un couloir.

Elle entre. Le hasard la pousse. La destinée fait son œuvre. Une infirmière est là, qui travaille, en petit bonnet blanc, en robe grise, en tablier blanc, en manchettes blanches.

Elle se lève, ouvre une porte vitrée et dit :

— Venez ! C'est pour un dépôt, n'est-ce pas ?

Liette incline la tête. Elle a voulu dire oui et ne l'a pu.

Un autre couloir étroit, très obscur, sur lequel donnent plusieurs portes.

Une porte s'ouvre, poussée par l'infirmière.

— Entrez dans la salle d'attente. On vous appellera lorsque ce sera votre tour.

Elle entra.

Il y a là trois femmes et elle reconnaît celle qui, tout à l'heure, rôdait devant l'hospice.

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO 3 AVRIL 1897

LA CAGE DE CUIR

SECONDE PARTIE

ZORKA

VI

(Suite)

—Il faut d'abord, et cela au plus tôt, atteindre l'île. Voilà le point le plus important... nous ne devons pas laisser à Conrad et à M. de Malthen le temps de faire disparaître... le capitaine n'osait pas prononcer le nom de Fabienne... les preuves de son crime!...

—Oui! aussi... il faut trouver la barque... que nous a désignée ce pauvre Pluck... et descendre dans l'île le plus tôt possible.

—Mais, fit M. de Prévannes, en hésitant, vous voulez donc... vous aussi?

—Ah ça!... vous croyez que nous serons trop?... et vous pouvez penser que je resterais... sur le sable... occupé à me tourner les pouces... oui!... eh bien, mon capitaine... ça ne serait vraiment pas la peine d'être venu jusqu'ici, au fin fond du grand-duché de Posen... et m'être affublé d'un déguisement que je déplore. On n'a pas idée combien c'est désagréable d'être camouflé en vieille guenon... Enfin, ce qui me console et me rassure un peu, c'est que les ours quand ils verront un vieux tocasson de mon espèce, se garderont bien de mettre la griffe sur ma vieille carcasse.

—Mais, mon cher monsieur Viaume.

—Il n'y a pas de mon cher monsieur Viaume... Nous ne serons pas trop de nous quatre... vous pouvez avoir besoin d'un coup de main, de témoins... Est-ce que Justin Bréjon consentirait à ne pas être de la partie!... et Sophie Lacoste, donc!... allez donc lui proposer de vous attendre dans les roseaux... Oui... mais... essayez!... essayez!... Oui!...

—Braves cœurs! murmura Maurice.

Puis tout haut:

—Mais vous ne comprenez pas que ma responsabilité est en jeu... que je vous entraîne au milieu des plus grands dangers, que les gens que nous avons en face de nous...

—Ne reculeront devant rien, reprit le vieux policier. Sans reproche, vous l'avez déjà dit... mais, nom d'un petit pétard, les ours ne nous dévoreront pas tous les quatre... Et puis enfin, vous avez votre petite affaire; et m'est avis qu'avec deux sous de chance ça pourra nous être d'un joli secours!... Enfin, nous ne sommes pas de trop... et décampons au plus vite.

—J'attends le coucher de la lune, répondit le capitaine.

—Ça, je n'ai pas à m'élever contre cette prudence. Le canot est là.

—Oui, sous les paillasons des roseaux. Justin vient d'aller le reconnaître.

—Alors, sitôt la belle blonde couchée, comme disent les Arabes, embarque... et vogue la galère... Vous avez la viande.

—Oui, elle est là.

—Mon quartier m'a assez donné de mal à porter.

Quelques instants plus tard la lune disparaissait et une ombre épaisse montait du lac et enveloppait la terre et l'eau d'une unique teinte grise.

—Excellent, ce brouillard, fit le père Viaume, on ne nous distinguerait pas à cinq pas.

Justin, adroit et alerte, avait fini de préparer le canot. Avec un viril courage, Sophie Lacoste embarquait tout aussitôt après le capitaine, puis Justin chargeait le fond de l'embarcation de lourds quartiers de venaison, et pousse.

—Tu as pris les limes? demanda encore le capitaine au moment où l'ordonnance, en quelques coups d'aviron, amenait la barque dans le courant de la rivière qui allait vivement les porter vers l'île.

—Oui, mon capitaine, deux grosses et solides, bien emmanchées, ça n'est pas comme le satané pic qui nous est resté dans la main... Ah! sans le père Auguste nous serions encore dans la saumure. Et on n'aurait jamais entendu parler de nous... Nous serions restés là à l'état de jambons!

—Tais-toi, bavard...

—Oui, mon capitaine.

—Et gouverne droit.

—Oui, mon capitaine... n'empêche que, de cette affaire-là, me voilà à tout jamais dégoûté des salaisons.

Et en silence la barque glissa dans le sillage clapotant du courant.

La traversée n'était pas de longue durée, on s'en souvient.

Une demi-heure plus tard, tout au plus, l'avant de la barque s'engageait au milieu d'épais roseaux, dont les tiges droites et dures, éraillant les bois des plats bords, révélaient leur présence.

—Tu as une gaffe, sonde un peu, ordonna M. de Prévannes à Justin.

—Nous voilà à bord, je touche le fond. Encore une poussée et nous échouons.

—Là... maintiens le canot... et prépare-toi à regagner le large...

—Bien, mon capitaine... Mais nous ne serons pas longtemps avant d'avoir les paroissiens sur les talons.

—Mais, tais-toi donc, satané pie-borgne, fit M. de Prévannes impatienté.

—Dame, mon capitaine, répliqua l'incorrigible, faites excuse, j'ai été muet pendant si longtemps qu'il faut bien que je me rattrape. Et je suis loin de mon compte, allez!

—Taisez vous donc, écoutez!

C'était le père Viaume qui venait d'imposer silence.

Au milieu de l'épaisse buée qui montait de l'eau douce, par une tiède nuit sans lune et sans zéphir, se mouvaient des corps énormes.

C'étaient des ours?

Combien étaient-ils?

L'obscurité profonde empêchait de le savoir. Mais on percevait parfaitement les mouvements de leurs énormes corps très lourds, leurs grognements sourds et le bruit des roseaux qu'ils brisaient en se rapprochant rapidement du canot.

—Nous ne pouvons opérer dans l'obscurité, fit le capitaine. Le jour va bientôt paraître. Ramène-nous à une courte distance et nous attendrons.

Les grognements devenaient plus stridents.

Les ours sentaient leur proie humaine leur échapper et ils témoignaient leur mécontentement.

—Maintiens toi avec la gaffe.

Avec précision et adresse, Justin obéissait et exécutait au mieux la manœuvre.

—Il en arrive d'autres, fit-il à mi-voix.

—Hum! gronda le père Viaume, il y en a donc un régiment de ces sales bêtes-là?

—Mais, d'après ce que l'on nous a dit, il y en aurait six ou huit.

—Eh bien! vous me croirez si vous voulez, conclut le vieux policier, mais j'aurais beau posséder une belle propriété, il ne me viendra jamais à l'idée d'y élever des ours.

Une raie grise pointait déjà à l'horizon, c'était le jour. En cette saison il se montrait de bonne heure, amenant promptement avec lui les chauds rayons du soleil.

Les oiseaux aquatiques commençaient déjà leur vacarme; c'était tout autour de la barque, des cris perçants et des bruits d'ailes que continuaient à dominer les grognements des féroces gardiens de l'île.

Enfin, la clarté du jour perça légèrement la brume et permit de distinguer les objets des entours.

—Là, maintenant, voici le moment. Très doucement... un coup de gaffe, Justin, et rapproche du bord.

A travers les roseaux se voyaient maintenant d'énormes silhouettes confuses, qui se dressaient, s'agitaient et se mouvaient en tous sens avec une inquiétante rapidité.

—Mes enfants, fit Justin, à mi-voix, en s'adressant aux ours qui se bousculaient comme pour se disputer une proie qu'ils croyaient assurée, mes petits amours, on va vous offrir du nanan... Des morceaux de princes, quoi... Qui, qui n'en veut?

Et, dans le fond de la barque, il saisit une énorme pièce de venaison, une copieuse rouelle de cerf, et à deux mains, l'envoya au milieu des formes grises...

Une dispute, de sourds grondements, puis on les entendit craquer et mâcher avec une affamée glotonnerie!

La pétoire de Niklauss Struckmann, l'aubergiste, avait fait son effet.

A l'affût, on se souvient des deux coups de feu entendus par Conrad, Maurice de Prévannes, excellent tireur, avait abattu un cerf gigantesque.

Et il en enlevait, au retour des roches où reposait désormais Zorka, les filets, les cuisses, les épaules.

—Ça, c'est le salut! avait-il dit, en recevant, à la providentielle sortie de la mine, la petite boîte à forme pharmaceutique que le piéton avait apportée pour lui.

L'envoi du professeur Hans Rhumster n'était autre que de violentes doses de strychnine.

On la connaît la force de ce foudroyant poison. C'est le coup de masse qui abat un bœuf. C'est la foudre qui effondre un chêne.

Le professeur n'avait pas demandé d'explication au court billot de Maurice.

M. de Prévannes réclamait un service et le secret, et le professeur avait aussitôt rendu l'un et tenu l'autre.

—Quand je parlerais de la téméraire entreprise de ce courageux

jeune homme, s'était dit avec juste raison le vieux savant, nous ne pouvons lui être d'aucune utilité... Il me demande de la strychnine, à l'adresse de Bernard Clam, à Yalta... En doses de quoi tuer trois bœufs... à la fois... Expédions-lui immédiatement ce qu'il réclame... Et puisse cette affreuse drogue lui être d'un puissant secours.

Et les doses étaient parties... avec, sur l'adresse de la boîte, cette mention rassurante : "Echantillons sans valeur."

Chaque dose de poison était contenue en une enveloppe de collodion qui, se dissolvant promptement à l'intérieur du corps, met la strychnine en contact avec l'estomac, et au même instant, l'épouvantable toxique opère son œuvre de mort !

Ces capsules s'appellent des "gobbes", on s'en sert pour les renards, les blaireaux, les loups et même les sangliers, car ces derniers ne reculent nullement devant un quartier de viande crue.

L'effet est instantané !

L'animal, après avoir absorbé le poison, ne fait pas vingt mètres.

Et Maurice n'avait pas trouvé d'autre moyen de venir à bout des ours grislys, des coups de feu ne pouvant être utilisés en pareilles conjonctures.

Les bêtes féroces, on les distinguait nettement à cette heure, s'étaient ruées sur les quartiers de venaison. Elles déchiraient, mâchaient, avalaient, avec des grognements de joie sauvage.

Elles étaient trois, pour l'instant. Trois énormes bêtes, de colossale carrure, et se mouvant avec une surprenante légèreté !

—En voilà un qui a son affaire, fit à mi-voix Justin.

Un mâle, le plus gros, venait de subitement se dresser sur ses pattes de derrière, puis il s'éroulait tout de son long, avec un épouvantable ahan dans lequel passait son dernier souffle.

Quelques courtes convulsions de la mâchoire, deux ou trois sinistres claquements de ses terribles dents, et c'était tout.

Le monstre n'était plus qu'une masse inerte.

—Vrai, dit Justin, ça n'est pas long !... En voilà un apéritif !...

Le second ne fit pas plus de façon.

Il tomba seulement sur le côté pour ne plus se relever, mais son agonie ne fut pas plus longue... Quand au troisième, un hoquet et il s'aplatissait à côté de ses deux compagnons.

Le tout n'avait pas duré cinq minutes, tant étaient farcis de gobbes les quartiers de venaison.

Justin, une fois les trois bêtes à bas, se préparait à accoster de nouveau, mais le capitaine l'arrêta encore.

—Pas si vite, Justin. Il va en venir d'autres...

Et, effectivement, bientôt deux nouveaux monstres accouraient. Le flair de l'ours est excessivement fin et puissant.

De très loin ils avaient, tout comme le loup du *Petit chaperon rouge*, senti la bonne chair fraîche.

—Je vous ai dit qu'il y en avait encore, goulus ! leur dit Justin, en leur envoyant à tour de bras un faux-filet tout entier.

Cette fois les deux ours s'arrêtaient.

Ils flairaient les corps de leurs camarades. La mort de ceux-ci les mettait en défiance.

Jusqu'au bord de l'eau ils arrivaient, et dardaient leurs petits yeux cruels sur l'équipage de la barque, semblant se demander s'ils ne feraient pas mieux d'aller quérir ces proies vivantes.

La pauvre Sophie Lacoste, tellement effrayée, laissa même échapper un douloureux gémissement.

Mais un adroit coup de gaffe mit encore le canot hors de leur portée.

Et après bien des façons les ours se décidèrent à goûter à la viande du cerf...

Bientôt après ils subissaient le même sort que leurs camarades.

—Ça fait cinq, dit Justin. Il ne doit pas y en avoir d'autres... ou, mon capitaine, ils sont occupés d'un autre côté.

—En avant, fit M. de Prévannes; cachons la barque dans les roseaux, car il faut assurer notre retraite et débarquons.

Quelques secondes plus tard ils étaient à terre; et à travers un impénétrable taillis qui depuis des années poussait librement à même, ils se dirigeaient vers le mur du parc.

Maurice avait son idée.

Puisqu'il avait trouvé un morceau d'écorce flottant au fil de l'eau, c'est qu'un courant traversait de bout en bout l'île de Retzow.

Et suivant la berge, se rapprochant du courant central qui les avait si promptement portés jusqu'à l'île, ils atteignirent bientôt l'embouchure de ce conduit qui, obstrué par des pierres et un inextricable enchevêtrement de ronces, était absolument inabordable.

L'eau, cependant, s'y engouffrait comme en un entonnoir, avec des gargouillis et des ronflements souterrains qui décelaient bien un courant très fort.

Alors M. de Prévannes se mit à ramper à travers ce fouillis de lianes et de plantes grimpanes, et bientôt un soupir d'inexprimable satisfaction s'échappa de sa poitrine.

A travers ce lacs de plantes parasites, d'épines, de clématites échevelées et sauvages, il atteignait le mur du parc.

C'était une construction très élevée, solide, et dont le bon état vérifié, sans doute, peu auparavant interdisait l'escalade.

Mais ce mur, à sa base, comportait une brèche, une brèche par laquelle s'engouffrait l'eau qui alimentait la pièce d'eau du parc.

Cet orifice était défendu par une grille serrée, à barreaux épais. C'était cette grille dont il fallait avoir raison... C'était par là qu'il fallait passer !...

M. de Prévannes, radieux, revint vers ses compagnons.

—J'ai trouvé ! leur dit-il. Quelques heures de travail à peine et nous pénétrons dans le parc.

—Moi aussi ? demanda Sophie Lacoste.

—Je l'espère, répondit M. de Prévannes.

—Quand je pense, fit la malheureuse mère, que ma fille est là !

Et de la main elle désignait le parc de Retzow, dont les futaies épaisses et altières se voyaient par-dessus le mur.

—Allons ! bon espoir ! Pauvre femme ! lui dit Maurice, encore un peu et nous vous rendrons votre enfant.

Puis tout bas, il murmura :

—Fabienne aussi est là !... Qui sait, dans la crainte de se voir démasqués, ce que vont oser ces misérables ! ! !

Justin et lui, rampant au milieu de ces buissons impénétrés, atteignaient la grille, et aussitôt, ils l'attaquaient avec des limes solides et des deux côtés à la fois.

Le père Viaume et Sophie étaient promptement venus les rejoindre.

Très frétilante, la mère Auguste, avec ses jupons et sa cotte.

Il avait envoyé promener les lunettes et la coiffe, l'énorme bonnet, de telle sorte qu'avec ses cheveux roux taillés en brosse, ce costume de femme produisait le plus singulier des effets.

—Pas si vite, mon capitaine, pas si vite.

Justin donnait ce conseil à Maurice et il ajoutait :

—Si vous continuez à y aller de ce train-là, avant deux heures vous ne pourrez plus travailler, car, c'est une justice à leur rendre... ils font rudement bien la serrurerie dans ce pays-ci.

La grille, en effet, était faite de fer forgé, et très difficilement y mordaient les limes, bien qu'elles fussent maniées par des bras vigoureux.

Bientôt M. de Prévannes dut absolument s'arrêter. Il avait la main en sang.

Mais deux des barreaux maîtres étaient sciés au ras de la pierre.

Le père Viaume sortit alors de son bissac, qu'il portait en sautoir par-dessus sa jupe, un bissac de mendiant, une boîte de conserve et des galettes de biscuit.

—Pour breuvage, l'eau de la rivière. Vous pensez bien que je ne me suis pas chargé de liquide, c'eût été trop encombrant.

Et après ce frugal repas, on se mit à l'œuvre.

Sophie suivait des yeux le travail avec une inexprimable angoisse.

À mesure que l'heure s'écoulait, elle devenait plus émue, plus nerveuse.

Le nom de "Marthe" s'échappait à tout instant de ses lèvres et le père Viaume ne cessait de lui répéter avec sa toute brutale franchise :

—Un peu de patience, que diable !... Nous ne pouvons pourtant pas aller plus vite que les violons !...

Enfin, après cinq heures d'un acharné travail, un dernier coup de lime fut donné.

—Cette fois !... ça y est, mon capitaine !... Une forte secouée... et vous allez voir !...

Réunissant leurs efforts, en une irrésistible poussée, la grille céda, et les derniers barreaux sortirent de leur gaine.

Le passage était libre.

C'était manière de s'exprimer. Il fallait se mettre encore à l'eau jusqu'à la ceinture, se courber en cet étroit passage.

Mais enfin... ce conduit franchi ils étaient dans le parc.

—Maintenant, fit le père Viaume, si vous m'en croyez, mon capitaine nous allons nous rapprocher autant que possible de la maison, nous mettre à l'affût au plus épais des bosquets et... attendre.

—Attendre ! protesta M. de Prévannes.

—Attendre ! répéta Justin, en un écho indiqué.

Sophie Lacoste n'avait rien ajouté, mais il était bien évident qu'elle n'était pas pour les tergiversations.

—Oui, répéta le vieux policier, autrement, en quelques minutes, vous pouvez compromettre à jamais, et du tout au tout, le résultat de notre opération

Et après une pause :

—Suivez-moi bien. Il est évident, comme je vous l'ai déjà dit, que le Malthen et son joli serviteur sont à mille lieues de se douter que nous avons pu venir aisément à bout de leurs monstres et de la grille qu'ils croyaient bien introuvable, infranchissable, tout ce que vous voudrez, mais il nous attendent de l'autre côté...

—Eh bien ! alors ?

—Mon Dieu ! mon capitaine ! Vous êtes vraiment trop pressé !... J'étais tout comme vous, dans le temps, mais ça s'est calmé !...

—Vous me faites bouillir ! ne put s'empêcher de s'écrier M. de Prévannes.

—Je comprends ça ! Mais je vous dois cependant mes conseils, bien que pour l'instant, et pareillement Justin, vous m'envoyiez à tous les diables ! Sophie, ma bonne... ne tremblez pas ainsi, je vous en conjure... Ou, quand... le moment sera venu, vous n'aurez plus la force de serrer votre petite dans vos bras.

Dans l'espérance de ce bonheur, la pauvre Sophie se sentit défaillir.

—Allons ! courage !... ma chère enfant ! Vous avez été si vaillante jusqu'à présent...

Furtivement, Sophie Lacoste essuya ses larmes et le père Viaume poursuivit :

—Je suppose que le Malthen et son gremlin de valet nous voient arriver sur eux... Vous avez votre revolver, ainsi que Justin, et je suis porteur d'un petit bull-dog qui peut parfaitement faire sa partie dans votre orchestre... Mais il ne nous laissera pas pénétrer dans la maison, et un homme comme lui, un maniaque, un fou... car c'est un fou féroce... est parfaitement capable, se voyant découvert, de tout faire sauter... Et dans sa satanée cuisine, il doit en avoir tous les moyens constamment à portée de la main.

—Mais alors, que voulez-vous que nous fassions ? s'écria Maurice, obligé de reconnaître la justesse et la prudence des observations du père Viaume. Nous sommes là... Nous touchons au port...

—C'est justement pour cela qu'il ne faut rien brusquer, dans la crainte de tout compromettre.

—Mais alors ?

—Alors... Il faut attendre... Si Mlle Chaligny est là... si la petite Marthe s'y trouve également, il faut attendre qu'elles sortent. Elles doivent se promener dans le parc. Zorka vous l'a dit... Du moment qu'elles sortiront... elles seront sauvées, elles seront à nous... Mais tant qu'elles se trouveront encore derrière les murailles, leur précieuse existence appartiendra à ce fou... qui dans un accès de folie furieuse peut tout briser, tout détruire. Oui, j'en conviens !... c'est très dur !... Mais, mon capitaine, croyez-moi... il le faut.

—C'est bien, merci encore, fit Maurice tendant la main au vieux policier, vous avez raison...

Alors, en se faulant à travers les bosquets, ils se rapprochèrent de la maison maudite.

Sinistre elle demeurait, malgré le soleil qui l'inondait, la verdure et les fleurs qui l'entouraient !

Ces grises murailles, Maurice les avaient entrevues pendant l'hiver, et maintenant, au cœur de l'été, il ne pouvait les regarder encore sans frémir.

Et la clé du mystère, allait-il la tenir, enfin ?

Ces deux créatures séquestrées se trouvaient-elles là ?

Ou M. de Malthen, prévenu par Conrad, avait-il eu le pouvoir et le temps de les soustraire encore à toute poursuite ?...

Et dans le cas de l'affirmative, Fabienne pourrait-elle sortir ?

Car, plus il réfléchissait, plus il comprenait que Justin et lui n'iraient pas tenter l'assaut de cette maison.

Tout à coup, Maurice s'arrêta.

M. de Malthen venait de paraître à l'une des fenêtres de la maison.

Cette fenêtre, grande ouverte, était située à l'extrémité de la façade.

Le comte, vêtu selon la coutume d'une robe de chambre de velours noir, regardait attentivement au travers d'un matras qui contenait un liquide doré.

—C'est bien cela, dit-il tout haut, l'opération a parfaitement réussi. Ah ! si ce gremlin de Conrad voulait... Enfin, il faudra l'y forcer.

Les paroles arrivaient distinctement aux oreilles de M. de Prévannes.

Une colère blanche, une rage folle venait de s'emparer de Maurice.

Instinctivement il mit son revolver à la main et ajusta le comte.

Le père Viaume se précipita sur lui, arrachant l'arme de ses mains, en lui disant à l'oreille :

—Mais !... vous êtes fou !... Y songez-vous ?... Etes-vous certain de le tuer sur le coup ?... Et puis... cet homme mort !... que devenez-vous ?... Vous êtes perdu pour Mlle Chaligny.

M. de Malthen avait quitté la fenêtre et était rentré dans les profondeurs de son laboratoire.

On l'entendait aller et venir.

Puis un long silence.

Et enfin, le bruit d'une porte s'ouvrant, et ces paroles prononcées d'une voix de mauvaise humeur par le comte :

—Ah ! te voilà !... Enfin ! Ça n'est vraiment pas malheureux !

Une autre voix connue répondait à M. de Malthen.

C'était la voix de Conrad.

—Ouais ! fit le père Viaume. Voilà qu'il arrive, seulement... Mais qu'a-t-il donc pu faire depuis le moment où il s'est échappé

de nos mains... Il n'a pas couru bride abattue ici pour prévenir son maître... Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir là-dessous ?

—Mais, Excellence, je ne savais point que vous eussiez besoin de moi...

—J'ai toujours besoin de toi...

—Eh bien ! Excellence, me voici à vos ordres.

—Je le répète... ce n'est pas malheureux.

Puis le comte baisa de sensibler et progressive manière le diapason de la voix, et il fut impossible à M. de Prévannes et à Justin de comprendre le sens des paroles prononcées par M. de Malthen ; elles ne s'échappaient par la fenêtre qu'à l'état de bourdonnement confus.

—Ça se gâte ! se dit le vieux policier.

—Conrad va prévenir évidemment son maître, et nous allons être pincés ici comme dans une souricière... Sans compter que je ne suis pas des plus tranquilles et qu'il se pourrait bien trouver quelques ours qui nous barreraient la retraite.

Au même moment, une porte située tout à l'autre bout de la maison s'ouvrit et livra passage à Fabienne.

Mlle Chaligny tenait une petite fille par la main.

C'était la petite Marthe.

Une vieille femme les accompagnait, appuyée sur sa crossette.

—Mon enfant ! s'écria Sophie Lacoste.

—Allons, bon ! gronda furieusement le père Viaume, la peste soit des créatures nerveuses, mais vous voulez donc que cette vieille guenon appelle, et que nous ayons, en un clin d'œil, toute la garnison sur les bras... car... il doit avoir une bande à ses ordres, le sire de Malthen.

Et d'une main le vieux policier maintenait Sophie Lacoste, tandis que de l'autre il retenait Maurice, qui, lui aussi, avait voulu s'élançer.

Fabienne, dont la voix ne parvenait pas jusqu'à son fiancé, semblait menacer la vieille femme, alors que celle-ci, lui répondant avec colère, frappait de son bâton le sable de l'allée.

Mais, à cet instant, les spectateurs de cette scène s'arrêtèrent frappés d'une inexplicable terreur !

De la grande fenêtre ouverte, l'énorme window du laboratoire, un atroce gémissement, un horrible râle, prolongé, continu, se terminant en un silence plus effrayant encore, venait de se faire entendre !...

Et nulle erreur n'était possible, ce lamentable cri, d'abord déchirant, se fondant ensuite en une expiration étranglée, s'était échappé des lèvres de M. de Malthen.

M. de Prévannes, à voix basse, échangeait ses impressions avec le père Viaume.

—Un accident peut-être ? fit le capitaine.

Le vieux policier secoua la tête.

Dans ses yeux gris venait de flamber une étincelle, et sur le même diapason il répliqua :

—Non ! je ne crois pas.

Force nous est de laisser momentanément là où ils sont M. de Prévannes et ses compagnons, et de pénétrer dans le laboratoire où sont réunis à cette heure M. de Malthen et son féal Conrad.

Attendant à cette pièce énorme, spacieuse comme une véritable halle, se trouvait, on s'en souvient, une manière de petit salon où l'enragé chimiste prenait ses notes, écrivait ses mémoires, quand il ne travaillait pas à Lékno.

Les fenêtres de cette pièce faisaient suite au window du laboratoire, et à cet instant, elles étaient également ouvertes.

M. Conrad avait l'air très calme, et il s'était présenté devant son seigneur et maître avec une parfaite assurance.

Ses yeux sans regards étaient plus vides qu'à l'ordinaire. Ses lourdes paupières remontaient, cachant les prunelles jaunes, au travers desquels filtraient par le coin le féroce et pâle rayon visuel de la perverse et mauvaise créature.

Le comte, tout en allant et venant du laboratoire au petit salon, ne s'occupait certainement pas de la personne de Conrad ; il le morigénait sur son absence, et le valet, après avoir d'abord paru vouloir se rebiffer, acceptait maintenant, platement, servilement, le monitoire de son maître.

Puis, l'idée fixe reprenant le sanguinaire, le maniaque, il revenait à la possession d'autres sujets, d'autres victimes, dont les tortures fructueuses devaient le conduire à la gloire et à l'immortalité.

Mollement, Conrad résistait.

Bon prince, maintenant, il semblait tout disposé à céder, et à faire enfin tout ce que désirait de lui son maître.

M. de Malthen, nous l'avons dit, n'avait pas levé les yeux sur son valet, autrement, il eût été très étonné des ravages que les violentes scènes de la précédente nuit avaient laissés sur la face et la personne de celui-ci.

Bien que Conrad eût procédé à une minutieuse toilette, il n'avait pu faire disparaître les traces noires et rouges de ses brûlures.

Un côté de ses pâles cheveux blonds était complètement roussi, et une raie sanglante lui balafrait le cou.

Non !

Le fou féroce ne regardait pas Conrad.

Elles étaient devenues subitement fixes, ces prunelles égarées, ainsi qu'il lui arrivait maintenant toutes les fois qu'il en venait à parler de sa passion sanguinaire.

—Bon Dieu ! monsieur le comte, je ne dis pas non, finissait par répondre Conrad hésitant, semblant chercher ses mots. Je ne vous parle pas de ma reconnaissance, vous n'y croyez pas... Mais enfin... Cependant, on n'est pas lié dans la vie comme nous le sommes, sans être obligé de céder à un moment donné.

—Alors ! tu consens à te remettre en route !... s'écria le maniaque au comble de la joie.

Puisque Son Excellence y tient absolument...

—Si j'y tiens !... mais c'est la gloire !... c'est le bonheur ! c'est la vie !...

—Il est vraiment touché ! murmura Conrad.

Et tout haut alors :

—Seulement, Votre Excellence me permettra bien de penser un peu à mes petits intérêts.

—C'est absolument juste. J'allais t'en parler... Je double tes gages, et de plus, tu toucheras une gratification que tu vas fixer toi-même !

M. Conrad eut un hochement de tête.

—Peu ! Son Excellence dit cela... parce qu'elle est très excitée sur l'affaire... Mais ensuite, ces promesses-là, ça s'envole au premier souffle, c'est écrit sur le sable.

—Drôle ! s'écria M. de Malthen avec hauteur, qui t'a permis de douter de ma parole ?... Ne l'ai-je pas toujours tenue ?

—Jusqu'à présent, oui, certainement, monsieur le comte, mais, comme on dit, il ne faut qu'un coup pour tuer un loup. Si monsieur le comte voulait être assez bon... je préférerais aujourd'hui un petit bout de papier.

—Nas-tu pas un testament ? répondit M. de Malthen, avec un ironique sourire.

—Ça c'est à part, reprit Conrad, sans remarquer l'expression gouailleuse de son maître. La gratification promise n'a rien à voir avec le testament.

—Alors, il te faut un écrit ?

—Dame ! si vous désirez me voir partir...

—Bien, bandit !... Tu sais bien que je ferai tout ce que tu désireras.

—Maintenant, Excellence, je me demande ce que vous allez faire.

—De quelle façon ?

—Pour vous passer de moi !

—Je m'arrangerai ! Je m'arrangerai... Le tout c'est d'en arriver, au petit jour, à donner à manger à mes petits ours... Voilà tout... Autrement la maison close, le parc clos, avec Ruth tout marche à merveille.

—Bien ! Excellence ! maintenant, mettez-vous à table, et écrivez.

—Tout ce qui te fera plaisir.

Et le comte s'assit dans un fauteuil profond, à dossier solide, tandis que Conrad apportait devant lui une petite table sur laquelle se trouvait un buvard.

Le comte se pencha sur la table et écrivit, tout en lisant tout haut :

« Une gratification de... Combien veux-tu ?... Je t'ai dit de fixer le prix »...

Il n'acheva pas !

Pareille à une chappe de plomb, une lourde couverture de feutre venait de s'abattre sur le comte, l'enserrant et l'ensevelissant dans ses plis.

En même temps une solide corde à nœud coulant tombait sur la tête de M. de Malthen et Conrad, l'attirant violemment à lui, ficelait vivement son maître au dossier du fauteuil.

Et alors, la corde s'enroulait autour des bras, autour du torse... accolant le comte au fauteuil et lui rendant toute défense, toute résistance impossible.

Ce tour infâme avait été exécuté avec une rapidité et une adresse vertigineuse !

Le comte étouffait.

M. Conrad n'en avait cure.

Il avait été quérir une autre corde préparée à l'avance, et qui se trouvait sous le fauteuil même, à portée de sa main, et il assujettissait solidement, les cerclant, les ligotant, les jambes qui, seules encore, continuaient à se débattre.

M. de Malthen se livrait à des efforts désespérés et surhumains pour tenter de se glisser à bas du fauteuil et échapper à l'étreinte.

Mais Conrad avait tout prévu !

Les cordes pouvaient supporter toutes les tractions, sans céder d'un fil de chanvre.

Les nœuds se contractaient et maîtrisaient à présent toutes les secousses, tous les soubresauts.

Enfin, haletante, épuisée, la masse humaine qui s'agitait sous la plaque de feutre demeura peu à peu inerte.

Le misérable, victime de son complice, était vaincu.

—Là ! fit cyniquement le bandit, nous voilà sage, à présent... Je m'en vais vous donner un peu d'air...

Et avec un coutelas tranchant, il fendit le feutre, et par la béante ouverture, la tête cramoisie, congestionnée de M. de Malthen apparut, effrayante et hideuse.

—Vous n'êtes vraiment pas beau, comme cela, Excellence, fit le lâche gredin... Non ! je vous l'ai déjà dit... Vous êtes gros, fort, puissant, les émotions violentes, et les tensions énormes, ça finirait par vous jouer un mauvais tour.

M. de Malthen, suffoquant encore, paraissait évanoui, ses prunelles disparaissaient derrière ses paupières, ne laissant plus voir que le blanc de ses yeux.

—Là ! fit encore Conrad, ça va revenir ! Parce que nous avons à causer... Et à causer longuement, même... Une conversation qui sera intéressante, je vous en réponds... parce que vous ne vous attendiez pas à celle-ci... Mais ne vous étonnez de rien, Excellence, je vous réserve encore bien des surprises.

M. de Malthen poussa un long soupir... l'air finissait par entrer dans sa gorge obstruée.

—Misérable ! assassin ! voleur !... fit-il, bégayant ces mots d'une voix étranglée.

—Et puis après ! répliqua simplement Conrad. Quand vous aurez dit tout cela et bien d'autres choses encore, croyez-vous donc que cela me touche !... Oui !... je suis *tout cela*... Et vous le savez... Autrement vous ne m'auriez pas payé le prix que vous m'avez donné...

—Assassin !

—Ah ! vous vous répétez ! Oui ! je suis un assassin !... Un assassin à votre service... Mais toutes ces injures sont inutiles... Elles ne m'atteignent pas... parce que vous êtes encore plus criminel que moi... Tenez ! c'est comme si vous vous mettiez à crier... Vous savez bien que la vieille Ruth est à l'autre aile... ou dans le parc... Et que tous les beuglements que vous pourriez pousser n'arriveraient pas jusqu'à elle... D'abord, au moindre cri... j'ai un petit mais sûr moyen de vous faire taire.

Et Conrad appuya la pointe du coutelas tranchant comme un rasoir, et qui venait de lui servir à donner de l'air à M. de Malthen, sur le cou de celui-ci

Conrad conclut alors :

—Donc, taisons-nous et tenons-nous tranquille, parce que je n'hésiterais pas un seul instant à vous couper la carotide... et à envoyer immédiatement votre belle âme dans l'autre monde.

—On te pendra, gredin !

—Oh ! que nenni ! Je vais prendre la peine de vous expliquer tout cela... Vous allez voir !...

Conrad prit un siège, tout en disant à son maître :

—Vous permettez... parce que j'en ai très long à vous raconter.

Prenant un temps, Conrad continua :

—Voyez-vous, Excellence, vous avez trop tiré sur la corde... Elle devait finir par casser... J'ai mis énormément du mien, cependant ! Vous me direz que je me suis fait une jolie fortune... Parce que... j'ai gratté un peu, je l'avoue, de-ci, de-là... et j'ai, en fin de compte quelques économies... Tout cela sans compter le fameux testament.

Une flamme brilla dans les yeux de M. de Malthen.

On eût dit qu'au milieu de ses angoisses, de ses tortures, une infernale jouissance s'éveillait en lui.

Cette lueur ne fut que passagère, la rage du fou vaincu, enchaîné, reparut aussitôt dans ses regards.

Avec la plus grande tranquillité d'esprit, Conrad reprenait ce qu'il appelait lui-même sa conférence.

—Sans doute, Excellence, vous me faisiez de beaux avantages ; sans doute, j'avais grand intérêt à vous laisser vivre plusieurs années encore... Oui !... Mais aujourd'hui la situation a changé... Je dois vous le faire connaître... Et si je ne m'étais décidé, bien à contre-cœur, croyez-le bien, à mettre moi-même un terme à vos folies, je serais exposé à voir, non-seulement ma fortune perdue, saisie... Mais encore ma personne, la personne de Herr Conrad, qui lui est excessivement chère, condamnée aux pires des désagréments.

—Je te promets cinq cent mille francs, un million !...

Conrad secoua énergiquement la tête.

—C'est parfaitement inutile... Vous me promettrez toute votre fortune que vous ne pourriez tenir votre engagement.

—Parce que ?

—Parce que vous n'êtes plus le maître ! Vous n'avez pas su borner votre folie, monsieur le comte !... Et c'est ce qui a causé votre perte... Votre acte de monomanie consistant à enlever Mlle Chaligny était déjà excessivement roide, dangereux... excessivement périlleux... Pour vous et pour moi, c'était le même prix... le bagne...

(A suivre.)

VERS LE POLE

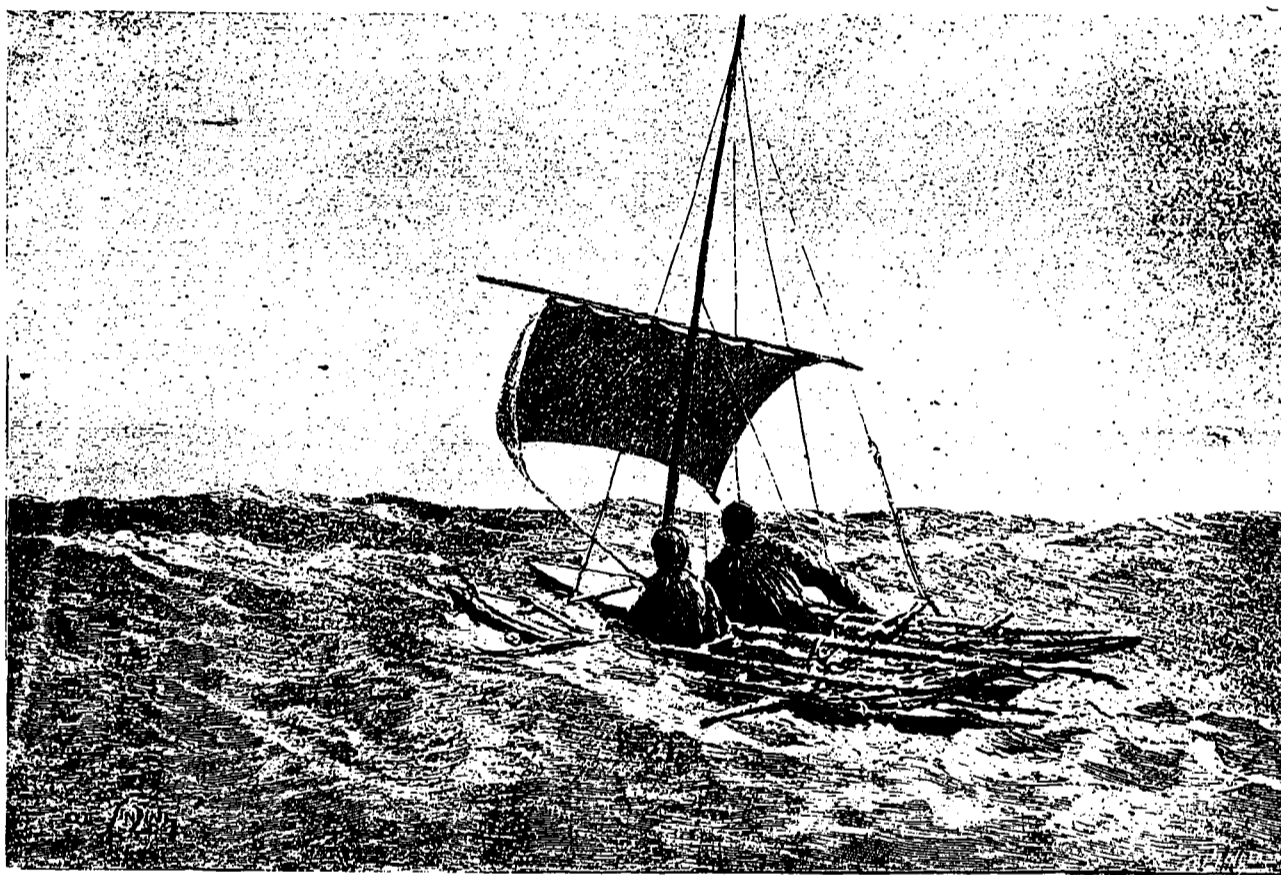
Par FRIDTJOF NANSEN

(Suite)

De nouveau se succèdent, en travers de leur route, crevasses et amas de glaçons. Un jour, ce sont d'immenses bancs de glace d'eau douce, provenant sans doute des rivières de Sibérie, charriés par la dérive, empilés par les pressions ; ils sont mêlés d'argile et de gravier, de sorte qu'à quelque distance, les blocs sont d'un brun foncé et ressemblent à des rochers : et, de fait, Nansen se croit un instant devant les assises de pierre d'un rivage inconnu. Un autre jour, comme ils longent une crevasse, la cassure de la glace se reforme brusquement, les deux arêtes entre lesquelles ils avançaient se rapprochent, et ils n'ont que le temps de fuir, pour n'être pas murés vivants ; Johansen ayant quitté ses ski pour hisser un traîneau au-dessus des glaces mouvantes, les voit happer par la banquise.

Le zèle des chiens va sans cesse diminuant, comme leur nombre. La dernière preuve d'affection que Nansen donne à chacun de ceux qui sont égorgés est un hommage attendri à sa mémoire. Gulen, fils de Kvik, obtient une véritable épitaphe, concise et émouvante : "Il était né à bord du *Fram* le 13 décembre 1893 ; en véritable enfant de la mer polaire, il ne vit jamais rien que de la glace et de la neige."

Les crevasses se multiplient, barrant la route. Si importunes qu'elles



A LA VOILE LE LONG DES COTES DE LA TERRE FRANCOIS-JOSEPH.

soient, Nansen leur découvre quelque charme ; "C'est de l'eau libre devant nous ; le soleil joue dans les rides légères que fait le vent : nos pensées s'envolent vers la patrie et vers l'été, que ce coin de tableau évoquent."

A TRAVERS LES CHAOS

Dès les premiers jours de mai, il devient évident pour Nansen que la retraite ne s'effectuera qu'au prix d'efforts plus acharnés qu'il ne l'avait prévu. De tous côtés la banquise se fend, se disloque, le réseau des crevasses devient inextricable. Les traîneaux n'avancent de quelques milles dans la direction voulue qu'après d'interminables détours. Il ne saurait pourtant être question de se servir des kayaks : ils ont besoin d'être réparés ; et puis ces chenaux ouverts dans la glace ne sont que des culs-de-sac ; il faudrait, dix fois par jour, replacer les kayaks sur les traîneaux, après avoir chargé les traîneaux sur les kayaks.

"Vendredi, 10 mai. —... Il ne nous reste que treize chiens, deux attelages de quatre et un de cinq, et nos provisions s'usent aussi... Nous dérivons d'une façon alarmante vers l'ouest... Au sud-ouest, le ciel est bleu à l'horizon : peut-être la terre est-elle au-dessous..."

Le 13 mai, Nansen décide de supprimer un des trois traîneaux — celui qui ne porte pas de kayak — et d'en transborder la charge sur les deux autres. Le bois du traîneau désormais inutile sert à allumer un feu qui enfume la tente, après avoir failli l'incendier. Il n'y a décidément que la lampe à pétrole qui soit commode et sûre : "C'est une amie," disent Nansen et Johansen, qui se plaisent à donner ce nom aux objets familiers, compagnons et auxiliaires indispensables de leur isolement et de leur détresse.

"Jeudi, 16 mai. — C'était hier l'anniversaire de la naissance de Johansen, qui complétait sa vingt-huitième année. Nous avons célébré cette date par un plat de lobscouse, son mets favori, et un grog chaud au jus de citron... Nous sommes aujourd'hui par 83° 36' de latitude, ce qui est conforme à mes estimations ; mais, bien que nous ayons marché droit au sud, nous avons encore dérivé dans la direction de l'ouest.

"Vendredi, 17 mai. — C'est aujourd'hui la fête de la Constitution... Etendu dans le sac, je pense à tout ceux qui se réjouissent actuellement au pays, aux cortèges d'enfants, à la foule qui omplit les rues, aux drapeaux dont la rouge étamine flotte dans le ciel bleu... Et ici nous sommes perdus dans la banquise, ne sachant pas à quelle distance nous nous trouvons d'une terre inconnue, où nous espérons trouver le moyen de subsister... Pourtant le drapeau norvégien flotte sur nos traîneaux.

"J'ai essayé hier de m'atteler avec les chiens, et le résultat a été satisfaisant..."

Le 17 mai m'apporte une surprise : l'eau des crevasses est peuplée de narvals qui montrent la tête et le corps au-dessus de la surface. Nansen saisit son fusil et un harpon ; mais les cétacés ont déjà disparu. Il ne s'attarde pas à les guetter : le temps presse et les traineaux sont déjà assez, déjà trop chargés ; on retrouvera d'autre gibier.

Voici en effet les premières empreintes d'ours : agréable perspective que celle d'un cuissot, quand on se nourrit depuis si longtemps de poisson pulvérisé !

La terre Petermann est toujours invisible, bien que la latitude du 83° soit atteinte. Ou les longitudes de Nansen sont complètement inexactes

ou ce n'est qu'une très petite île. Ou bien le vent entraîne vers l'ouest les glaces qui parcourent les voyageurs avec une rapidité plus grande encore qu'ils ne le supposent, et, s'ils doivent parvenir à une terre connue, ce sera au Spitzberg et non à la terre François-Joseph. Mais quand y parviendront-ils ? et ne leur faudra-t-il pas hiverner quelque part, demeurer dans les glaces polaires presque toute une année de plus ! Avec quelles ressources ? Sous quel abri ? — Le ciel et leur énergie y pourvoieront.

Des tempêtes de neige les aveuglent. Des heures se perdent à la recherche d'un passage pour franchir les crevasses qui sont l'obsession de cette retraite : le passage trouvé, quand on y a conduit les traîneaux, souvent il est devenu impraticable ; il faut en chercher un autre. La glace étirent les deux hommes et

leurs traîneaux, et semble ne pas vouloir les lâcher. C'est à désespérer.

Dans toutes les directions, l'eau libre projette sur le ciel nuageux de sombres et menaçants reflets. Nansen et Johansen sont fatigués à mort. Après la lutte, voici la détente : manger, dormir... Manger aussi longtemps qu'ils peuvent garder les yeux ouverts, puis choir dans le sommeil avant même d'avoir avalé la dernière cuillerée qu'ils ont portée à leur bouche. "Alors, dit Nansen, dans cet état d'inconscience, nous devenons d'heureux animaux."

Mais ce n'est qu'une trêve : au réveil, s'ouvrent de nouveau les fissures et les crevasses ; les glaces entassées s'élèvent de toutes parts ; et, "comme une dernière goutte dans notre coupe de misère qui déborde, le brouillard devient tellement épais que nous ne pouvons voir si une muraille infranchissable ne se dresse pas, si un abîme ne se creuse pas devant nous.

Entre les blocs, c'est un gâchis de neige qui commence à fondre, et dans laquelle, si l'on quitte un instant les ski, on enfonce jusqu'aux genoux. Les chevilles se tordent douloureusement dans de continus efforts pour retrouver l'équilibre perdu, et les deux voyageurs se surprennent à tituber comme des hommes ivres.

Oh ! quand pourront-ils mettre à flot les kayaks légers dans la mer libre ? Quelle joie ce sera, après cette longue marche rampante des lourds traîneaux, de reprendre la pagaie et le fusil !

Le 27 mai, Nansen et Johansen sont par 28° 30'. Le 28, ils voient un oiseau. Le 29, le 30, le 31, ils entendent le souffle d'un narval, ils aperçoivent un phoque, puis deux, puis la trace d'un ours, de nouveaux oiseaux volent autour d'eux : tout commence à s'animer. Ils sont rentrés dans la zone où s'agite la vie, où, avec des fusils et des harpons, on ne

meurt pas de faim. C'est le salut ; ils vont pouvoir attendre ici la débâcle complète des glaces, qui ouvrira à leurs kayaks — du moins ils l'espèrent — la route facile et rapide des terres connues.

LA RETRAITE DE NANSEN ET JOHANSEN

" *Dimanche 2 juin.* — ... La Pentecôte ! Combien tout est beau maintenant au pays, tandis que nous sommes dans le brouillard, le vent et la glace ! ... La petite Liv ira dîner chez sa grand-mère aujourd'hui ; peut-être en ce moment même, lui met-on sa robe neuve. Bon ! Bon ! le temps viendra où je l'accompagnerai — mais quand ? Je vais me mettre au raccommodage des kayaks et tout ira bien. "

La veille de la Pentecôte, Nansen et Johansen ont dressé leur tente à l'abri d'un hummock pour une halte de plusieurs jours. Les kayaks, dont ils espèrent, d'un jour à l'autre, pouvoir se servir, ont grand besoin de réparations, et les deux hommes travaillent avec ardeur à les mettre en état. Le besogne est d'autant plus longue qu'il leur faut être particulièrement soigneux de leurs matériaux : il ne serait pas facile de les remplacer sur la banquise. Si une couture est à refaire, ils doivent, point par point, retirer le fil sans le couper, afin de s'en servir de nouveau.

Aucun gibier, malheureusement, ne vient à portée de fusil, si ce n'est quelques mouettes qui ne valent pas une cartouche. On pèse le pemmican, le beurre, le pain : il est temps de se rationner. De leur côté, les chiens sont affamés. Ils dévorent, quand on ne les surveille pas de près, la toile de leurs harnais, le cuir et même le bois des ski.

La température est d'une douceur extrême : le thermomètre est à zéro, les glaçons commencent à suinter. Un jour même il pleut. De la pluie ! Quelle joie d'entendre ses larges gouttes éclabousser la soie de la tente !

Le 7 juin, la réparation des kayaks est terminée, et le 8, Nansen et Johansen se remettent en route. La disette les menace ; la débâcle se fait attendre ; il faut essayer encore d'avancer avec les traîneaux à travers le chaos des glaçons, le labyrinthe des crevasses, et un véritable marécage de neige mouillée. Où donc est la terre ? Où donc est l'eau libre ? Pourtant la latitude du cap Fligely est atteinte, ou peu s'en faut.

Il suffit de peu de chose pour rendre l'espoir à des hommes énergiques. Un jour, Nansen découvre dans un chenal une petite morue morte. " C'est un trésor que je viens de trouver. Où il y a du poisson dans l'eau, on ne meurt pas d'inanition. " C'est que la question des vivres est devenue capitale. Les provisions sont réduites à rien, et les voyageurs marchent à la famine plus vite qu'ils n'avancent vers la mer libre ou vers la terre. Il y a trois mois qu'ils ont quitté le *Fram* ; ils étaient partis avec cent jours de vivres et ils n'y ont ajouté jusqu'à présent que deux mouettes et un petit poisson.

Nansen repasse et ressassé ses calculs. Peut-être est-il beaucoup moins à l'ouest qu'il ne l'a cru ; peut-être les montres ont-elles pris un peu d'avance. Mais en supposant même que sa longitude soit de 5 degrés plus à l'est qu'il ne l'a calculé, la terre Wicz k, à défaut de celle du Prince-Rodolphe ne devrait pas être loin. Si, au contraire, la dérive vers l'ouest a été encore plus forte qu'il ne l'a constaté, si sa longitude est de 6 ou 7 degrés plus à l'ouest, il se trouve forcément entre la terre du Prince-Rodolphe et celle du Roi Oscar. Qu'importe le nom du rivage où il atterrira, pourvu qu'il atterrisse à un rivage et qu'il y trouve à se ravitailler ?

Hommes et chiens, attelés aux mêmes harnais, sont à bout de forces, trébuchent et tombent à chaque pas, — et Nansen constate, le 14 juin, que toute cette énergie est dépensée en pure perte : le vent a repoussé au nord ouest la banquise sur laquelle ils s'agitent en vain. Puisse au moins cette dérive les conduire à la mer navigable ! Alors, ils cingleront vers le Spitzberg ! Mais il n'est que temps qu'un ours ou un phoque vienne se faire tuer.

Avec le sang d'un des derniers chiens, Nansen et Johansen se confectionnèrent un jour une espèce de bouillie : pour du sang de chien, ce n'était pas mauvais ; mais ce n'était qu'un expédient qui ne pouvait les mener loin. Ils comptent leurs cartouches, ils rêvent des régions giboyeuses, des bassins peuplés de phoques. Spitzberg ou autre, toute terre les nourrira ; ils hiverneront s'il le faut... Quand donc parviendront-ils à une terre ?

Le 20 juin, mouettes, goélands et guillemots commencent à pulluler ; c'est un grouillement de vie volatile, ramenant l'espoir. Et voici que, dans le journal de Nansen, d'une si poignante monotonie, éclate un hymne d'allégresse :

" *Samedi, 22 juin ;* neuf heures du matin, après un bon déjeuner de viande de phoque, de foie de phoque, de graisse de phoque, de soupe de phoque. — Me voici faisant des rêves de joie ; la vie est de nouveau tout soleil. Combien le moindre incident peut changer la face des choses ! Hier tout semblait désespéré : la glace impraticable, pas de gibier. Survient un phoque qui se dresse près de nos kayaks et se roule dans l'eau autour de nous. Johansen a juste le temps de lui envoyer une balle comme il disparaissait ; il flotte jusqu'à ce que je le harponne — c'est le premier phoque barbu que nous ayons vu — et nous voilà avec des vivres et du combustible pour un mois et même davantage. Nous n'avons plus besoin de nous presser. Nous pouvons camper quelque temps, mieux adapter nos traîneaux et nos kayaks aux besoins d'une navigation au milieu des glaces flottantes, tuer de nouveaux phoques si la chose est possible et attendre un changement dans l'état de la glace. Nous avons mangé tout notre content, à souper et à déjeuner, après avoir été affamés pendant plusieurs jours. L'avenir paraît assuré et brillant : plus de nuages sombres, avant longtemps, à l'horizon !... "

L'avant-veille, en effet, les explorateurs s'étaient débarrassés d'un certain nombre d'*impedimenta*, et, le jour suivant, ils avaient mis à l'eau les

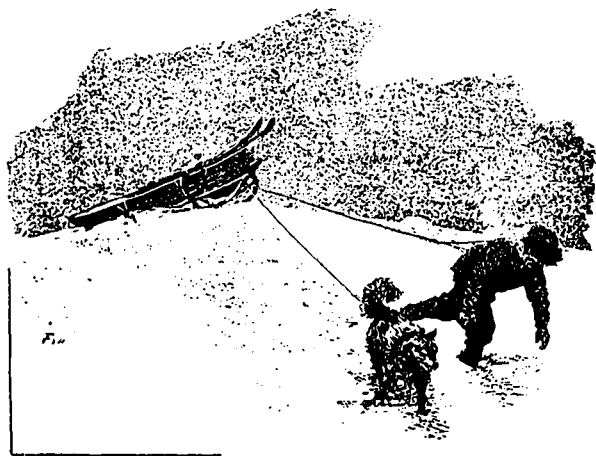
kayaks dans un vaste bassin d'eau libre. Les deux embarcations avaient été liées côte à côte, les traîneaux avaient été assujettis en travers, et Nansen, Johansen et les trois chiens survivants s'étaient embarqués. Le tout constituait un convoi fort original : " Une tribu de bohémiens, " disait Johansen.

C'est à l'issue de cette première traversée que les explorateurs tuèrent leur premier phoque. Les kayaks venaient d'accoster à la berge de glace et (étaient déjà à moitié retirés de l'eau quand l'énorme animal se montra à quelques mètres. Blessé par le coup de fusil de Johansen, harponné par Nansen, il vivait cependant encore. Nansen, craignant que, dans un effort suprême, il ne leur échappât, lui planta, à deux reprises, son couteau dans la gorge ; il en sortit un ruisseau de sang et l'eau fut rougie à une grande distance : " J'étais désolé, dit Nansen, de voir se perdre ainsi ce qui nous eût fourni un si bon repas ; mais il eût été bien plus grave de perdre le phoque tout entier. " Pendant ce temps, le radeau formé par les kayaks et les traîneaux avait glissé ; une des embarcations s'était remplie d'eau, et le fourneau à pétrole, heureusement léger puisqu'il était partiellement en aluminium, s'en allait, dansant sur les vagues... Tout fut sauvé à temps, mais après un bain qui transforma le pain et les autres provisions en une bouillie exagérément salée. Cependant, les munitions n'ayant pas été mouillées, le reste parut à Nansen fort peu de chose auprès des inestimables avantages de l'importante capture qui venait d'être faite.

LE CAMP DE L'ATTENTE

Atondamment pourvus de vivres, Nansen et Johansen pouvaient désormais attendre les événements : débâcle ou peut-être dérive de la banquise sur laquelle ils avaient dressé leur tente. Ils s'étaient arrêtés le 22 juin ; ils ne se remirent en marche que le 22 juillet. " Notre situation, dit Nansen, me rappelait celle de ces Esquimaux qui se rendirent une fois au fond d'un fjord pour y ramasser de l'herbe, afin d'avoir du foin ; arrivés à destination, ils la trouvèrent trop courte ; ils s'installèrent et attendirent qu'elle fût assez longue pour la couper. "

Le campement qui vit cette longue halte fut baptisé par les voyageurs le *Camp de l'Attente*. Chaque matin et chaque soir, l'un ou l'autre mon-



HOMME ET CHIEN TREBUCHENT A CHAQUE PAS...

tait sur un haut hummock, qu'ils appelaient la *Tour de veille*, et interrogeait l'horizon. Un second phoque, trois ours tombèrent sous leurs balles. Les deux hommes et leurs deux derniers chiens, Suggen et Kaifas, nageaient dans l'abondance. Crue ou frite, la graisse de phoque est, paraît-il, un excellent produit alimentaire ; c'était du moins l'opinion des deux Norvégiens. " Elle remplace parfaitement le beurre, dit Nansen. La viande est aussi bonne que viande peut l'être... Nous avons eu hier une soupe délicieuse, et aujourd'hui un bifteck !... on ne les réussit pas mieux au Grand Hôtel... Il ne manquait au festin qu'un bon verre de bière. Enfin, pour souper, j'ai confectionné des crêpes de sang frites dans la graisse qui ont eu un succès tel que Johansen les a proclamées de *première classe*, pour ne rien dire de mon opinion personnelle. " Quant à la poitrine des jeunes ours, c'était un des mets d'une exquise délicatesse.

Les jours — et les menus — se suivent et se ressemblent. Le 24 juin, on fête à la fois la Saint-Jean, le deuxième anniversaire du départ de Christiania et le centième jour écoulé depuis le départ du *Fram* : inutile de demander s'il y eut souper de centième ! La température est extrêmement douce. Une fois, en revenant au campement, Nansen constata que Johansen dors un pied nu hors de la tente, sans s'en apercevoir. Les deux compagnons couchent sur le sac, qu'une épaisse peau d'ours rend maintenant plus confortable encore que par le passé, et non plus dedans, et il leur arriva de demeurer endormis vingt deux heures d'horloge.

L'unique traversée accomplie jusque là avec les kayaks avait démontré qu'il était nécessaire de passer sur leur coque une couche de peinture. Quelle peinture ? Nansen commença par calciner des os ; il les pulvérisa et les mêla à de l'huile de phoque. Le produit n'avait pas les qualités requises : " Il faut y incorporer de la suie, comme je l'avais pensé tout d'abord. Je suis donc en train d'enfumer tout l'endroit où nous sommes. Mais je n'en obtiens qu'une petite pincée, bien que j'aie produit une fumée si épaisse et si haute qu'on aurait pu la voir du Spitzberg. Il faut batailler sans cesse pour les moindres détails, quand on n'a pas un atelier sous la main. " Finalement Nansen sacrifia ses pastels, son sparadrap et ses emplâtres pour enduire les kayaks.

(A suivre.)

SA GARANTIE



Monsieur Faillafète. — J'ai besoin d'argent, monsieur Duveaudor, parce que je suis sur le point de me marier. Voilà tout !

Monsieur Duveaudor. — Et quelle garantie pourriez vous me donner ?

Monsieur Faillafète. — Le nom de la demoiselle.

Chronique Théâtrale

PARC SOHMER

Brillante semaine au Parc Sohmer où, malgré la chaleur et le mauvais temps, n'a cessé de se diriger une foule avide de respirer, dans l'unique endroit de Montréal où il se voit possible de le faire, tout en assistant à l'exhibition des nouvelles attractions.

Il faut voir les chiens et chats savants qui font courir toute la ville.

La fête française des 14, 15 et 16 juillet, avec ses attractions spéciales, courses, illuminations, tombola, feu d'artifice, a apporté aux programmes une diversité vivement appréciée par le public habituel du Parc.

Cette semaine, nouvelles et brillantes attractions de New York.

x

L'EXPOSITION DE MONTRÉAL

L'Exposition de Montréal, qui doit avoir lieu du 19 au 28 août, est en pleine phase de préparation.

Les directeurs ont voulu faire grand et beau et dépasser tout ce qui a été donné précédemment et ils y réussiront, confiants qu'ils sont dans le concours que doivent leur prêter manufacturiers, industriels, ainsi que le public en général.

Un grand nombre de prix spéciaux ont été attribués aux différentes classes, et on y verra une laiterie en opération avec l'outillage le plus récent et le plus perfectionné ; une magnifique exposition horricole et un grand nombre de nouveautés en tous genres.

Dans la longue liste des prix offerts aux différents départements, nous remarquons la médaille d'or de la Classe 52 (bœufs, vaches et veaux de race canadienne), offerte par M. H. Laporte. On ne saurait trop encourager cette généreuse initiative tendant à faire de nos expositions Montréalaises, des concours perpétuellement ouverts à toutes les manifestations agricoles et industrielles de la Province.

PALLADIO.

ANGLAIS ET FRANÇAIS

Emmanuel Arène citait, il y a quelques jours une charmante histoire. Il s'agit du jeune prince Alexandre, le petit-fils de la reine Victoria. Sous ses dehors plaisants, elle arrive comme un document décisif, au moment où l'on discute de la supériorité des deux races. Ce jeune prince, qui a tout juste dix ans, venait donc de recevoir de la princesse Béatrice, sa mère, une de ces jolies pièces d'or toutes neuves qui sont, chez nous, des pièces de vingt francs, et, là bas, des pièces de vingt-cinq francs, ce qui est déjà un premier avantage. Le jeune prince n'en fit qu'une bouchée, et, son argent dépensé, il redemanda à sa mère une autre pièce d'or. Jusqu'ici, rien d'extraordinaire ; il y a beaucoup de petits Français qui en auraient fait autant.

Beaucoup de mères, aussi, auraient fait comme la princesse Béatrice,

qui adressa à son fils un petit sermon en plusieurs points et, selon les règles très sévères et très sages qui régissent les budgets de la Grande-Bretagne, refusa tout net le crédit supplémentaire qui lui était demandé. Le petit prince alors s'adressa à sa grand'mère, ce qui est encore une chose courante en France. Mais la reine Victoria avait été prévenue et, au lieu d'envoyer l'argent demandé, elle écrivit à son petit fils une lettre bien sentie où elle lui représentait qu'à dix ans les princes eux-mêmes doivent savoir se contenter d'une pièce de vingt-cinq francs. Courrier par courrier, elle reçut de l'aimable enfant cette réponse que les journaux anglais publient avec un orgueil patriotique :

« Chère grand'maman, je vous remercie de tout mon cœur, et je n'attendais pas moins de votre bonté. J'ai, en effet, vendu votre lettre à un amateur d'autographes qui m'en a donné quatre livres dix schellings... »

Comment voulez vous lutter avec un peuple où le sens pratique est, pour ainsi dire, de naissance, et où l'on apprend à faire de ces affaires-là dès le collège ? Nous sommes, nous, des sentimentaux, de bons naïfs. Nous n'avons plus, chez nous, de famille royale, ni ces petits princes dont on puisse citer d'aussi aimables traits. Mais, enfin, M. Félix Faure, lui aussi, a un petit-fils. Eh bien ! qu'est ce qu'il a fait, jusqu'ici ? L'an dernier, il avait une voiture aux chèvres qui ne lui servait plus : la chèvre qui la conduisait était morte. On sait à la suite de quel drame : un des chiens de l'Elysée l'avait égorgée, et presque mangée, pendant la nuit. Ce fut une affaire sensationnelle dont tous les journaux s'occupèrent et que, très certainement, on ne peut pas avoir oubliée.

Notre jeune dauphin donna donc sa petite voiture aux chèvres à la bonne femme des Champs-Elysées, qui, tout justement, avait be-

soin d'une voiture neuve. C'est très gentil, évidemment, cela prouve une bonne petite nature ; mais mettez-moi cet enfant-là dans la vie, en face de l'autre petit fils, de ce jeune prince Alexandre qui se fait déjà des rentes avec les autographes de sa grand'maman. Il n'y a pas le moindre doute à avoir : le petit Français sera mangé, comme sa chèvre, et si c'est entre ces deux petits fils que doit se traiter plus tard la question d'Égypte, notre affaire est claire !...

SERGINES.

PARC LÉPINE

Brillante assemblée le 15 au Parc Lépine où, de toutes parts, s'étaient donnés rendez-vous tous les amateurs de sport, curieux de contempler, en dehors des attractions ordinaires, les rois de la piste, Robert J. et John R. Gentry, les ambassadeurs champions du monde.

Une visite préalable aux écuries nous présentait tout ce que le confort moderne, aidé de puissantes ressources financières, peut mettre au service d'un amateur éclairé des courses chevalines.

Robert J. devait battre le record du Parc Lépine en 2 1/2 ; il l'a fait facilement, sans effort, en 2 9/16.

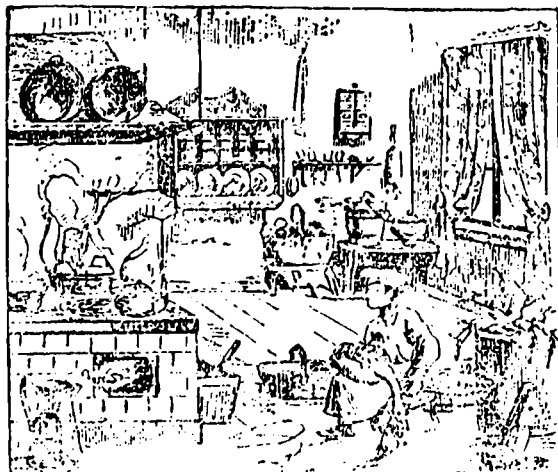
John R. Gentry, lui, devait battre le record canadien de 2.5 ; l'état de la piste, rendue pesante par la pluie, ne lui a permis que de faire 2 08 1/2. Mais dans quel superbe état sont les deux chevaux présentés !

Mr Kennedy était le président des courses de ce jour.

Mr Lépine nous annonce des courses pour les 27, 28 et 29 juillet.

Il n'y a pas deux amours : l'amour du ciel et celui de la terre sont le même, excepté que l'amour du ciel est infini. — LACORDAIRE.

DEVINETTE



— Le canard est plumé et prêt à mettre à la broche ; le feu est allumé. Qu'attendez donc le cuisinier en chef pour venir ?

— Mais je suis là, petit niais.

IL NE POUVAIT EN SUPPORTER LA PENSÉE



Premier tramp. — Ah, c'en est trop, rien que cette pensée-là peut m'étouffer, causer ma mort.

Second tramp. — Quoi donc ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

Premier tramp. — Écoutez ce que dit cette gazette ! "Chaque fois que nous respirons, c'est-à-dire plusieurs fois par minute, il y a plus de cent muscles, dans notre corps, qui se mettent à l'ouvrage."

LA CHIQUE

Que me pardonne Courteline de marauder sur son domaine ; mais, bien qu'il ait largement moissonné le champ de la vie militaire et lié en gerbes assez de scènes soldatesques pour en remplir le grenier d'abondance de la gaieté française, ce champ est si vaste qu'il y reste toujours quelques glanes à ramasser, quelques épis — quelques épis ! — oubliés et bons à prendre.

Le soldat Delville, de la 4e compagnie du 3e bataillon du régiment de ligne où j'eus l'honneur d'être mis au port d'arme, était un gros garçon rougeaud, râblé comme un hercule et timide comme une demoiselle. Son intelligence, s'il faut faire cet aveu pénible, ne dépassait pas sensiblement la moyenne. Il passa une journée entière, un dimanche, à chercher de chambre en chambre et de magasin en magasin la "pierre à enfoncer le mou" que le fourrier lui avait envoyé quérir. Avant de partir à la recherche de cet ustensile mystérieux, comme il avait interrogé un ancien, un homme de la classe, l'homme de la classe l'avait généreusement renseigné : "Tu sais bien qu'on nous donne souvent du mou dans le rata du soir. Comprends-tu ? Quand on fait bouillir cette barbaque-là dans la marmite, comme c'est très léger, ça remonte à la surface. Alors, avec la pierre, on renfonce le mou dans le fond du bain. As-tu saisi ?" Delville, ayant saisi, y était allé de son voyage ; mais vainement, durant douze heures consécutives, il chercha. Il chercha et ne trouva point ; ce qui le dégoûta des proverbes pour le restant de ses jours.

Mais le signe particulier du fantassin Delville était, à n'en point douter, cette timidité que je signalais tout à l'heure. Timidité qui, subitement, à tout propos et à propos de rien, l'empourprait d'un nuage d'écarlate plus rouge que le fond garance de sa culotte, et qui, chaque fois, se manifestait par un tic très personnel, tout nouveau et d'une incontestable originalité.

Sitôt que l'infortuné garçon se sentait troublé par une circonstance quelconque, sa langue, instantanément nouée et gonflée, se roulait en boule et se portait à droite ou à gauche, dans sa bouche, gonflant ainsi l'une ou l'autre de ses joues d'une fluxion factice qui proclamait — faussement et calomnieusement ; — la présence en ces lieux d'une énorme chique avec amour savourée. Et c'était bien en vain que le malheureux tentait de s'opposer à ce phénomène intrabuccal : sa langue, révoltée obstinément, n'obéissait plus et s'acharnait à bossuer d'une façon scandaleuse la paroi de mâchoire où elle avait élu domicile.

Un matin, à l'exercice, le capitaine, en passant devant le front de sa compagnie, tomba en arrêt sur Delville. Celui-ci, attentionné aux commandements, l'oreille inquiète et les membres angoissés dans l'appréhension d'une erreur possible au maniement d'arme, avec la langue tassée dans le fond de la joue droite, terriblement.

Le capitaine, guerrier délicat et quelque peu bégueule, appela d'un geste élégant et dégouté le sergent qui dirigeait la manœuvre.

— Sergent, fit-il, dites donc à cet homme... Là, le no 8, au premier rang, qu'il jette sa chique ; c'est répugnant.

— Delville ! hurla le sergent qui bondit jusqu'au délinquant, jetez votre chique, hein ? et plus vite que ça !

Delville, perclus de stupeur et le fusil sur l'épaule droite, riboula des

yeux éperdus, et sa langue, comme impatientée, s'alla loger, aussi considérable d'ailleurs, dans le fond de la joue gauche.

L'exercice continua. Une heure après, comme le capitaine repassait, ses regards rencontrèrent de nouveau le fantassin timide. Celui-ci depuis que ses supérieurs lui avaient adressé la parole sur un ton comminatoire, ne vivait plus, mourait de peur et tremblait dans sa peau, si bien que la fluxion compromettante avait atteint des proportions monumentales.

C'était plus que l'officier n'en pouvait supporter.

Il cria :

— Sergent ! vous me mettez quatre jours à ce saligaud-là, n'est-ce pas ! Comment vous appelez-vous ? interrogea-t-il, en amenant les naseaux de son cheval à deux pouces du nez du saligaud malgré lui.

Celui-ci ne pouvait répondre, sa langue roulée comme un hérissin craintif lui refusant tout service.

Ce fut le sergent qui donna la nom.

— Eh bien ! Delville ! prononça le capitaine avec un écrasant dédain, vous avez de propres habitudes !

Mais Delville n'était pas au bout de ses peines ni le capitaine à la fin de ses indignations.

Quelques jours après, c'était le changement de tenue, le régiment allait quitter celle d'hiver pour prendre celle d'été, et le commandant de la compagnie vint présider à l'essayage des tuniques. Tout le monde connaît l'ordre et la marche de cette cérémonie. Chaque homme touche une tunique, l'endosse, puis vient se montrer au capitaine, lequel (à l'instar d'un simple tailleur tournant et retournant un client), vérifie si le vêtement habille bien le soldat.

Quand ce fut le tour de Delville à se présenter à cet examen, on pense si, à se sentir manié par les augustes mains de son chef, il fut pénétré d'embarras et d'anxiété et si sa langue, son infernale langue, se nicha impétueusement dans sa joue.

Le capitaine, pour le coup, en rougit de colère.

— Cette fois ! c'est trop fort ! vociféra-t-il. Vous aurez huit jours de salle de police ! Jetez votre chique !

Quel miracle, quel désespoir rendirent soudain la parole au pauvre diable, nul ne le saura jamais ; le fait est qu'il répondit plaintivement :

— Mais, je ne chique pas, mon capitaine !

— menteur ! grommela l'officier.

Et il ordonna, exaspéré :

— Ouvrez la bouche !

Delville ouvrit une bouche innocente et large. Le capitaine regarda et ne vit rien. Alors, il éclata :

— Oh ! le cochon ! il l'a avalé !

LOUIS MARSOLLEAU.

PAS AUSSI POIVRÉE

Rouleau. — Allons, mon cher, vous ne me direz pas que vous paraissiez souhaiter, comme Loth, de voir votre femme changée en statue de sel ?

Bouleau. — Hum... pas exactement... mais... pourtant...

Rouleau. — Pourtant, quoi ?

Bouleau. — Quelque chose d'approchant, quoique je ne désire pas qu'elle soit aussi poivée, pourtant ?

QUAND ?

Mr Têtemolle (qui est en pleine lune de miel). — Et quand est-ce, mon cher ange, as-tu découvert, pour la première fois, que tu m'aimais ?

Mme Têtemolle (gentiment). — Quand est-ce ? C'est quand je me suis aperçue que je me fâchais tout rouge chaque fois que quelqu'un te traitait d'imbécile.

DEVINETTE



Il y a un joueur de flûte, mais où ? Cherchez-le donc !



En faites vous usage?

C'est la meilleure chose pour la chevelure à tous égards. De même qu'aucun homme en y réfléchissant ne peut ajouter un pouce à sa taille, nulle préparation ne peut produire un cheveu. Tout ce qu'on peut faire, c'est de provoquer des conditions favorables à la pousse. Cela s'obtient avec la Vigueur des Cheveux d'Ayer. Elle enlève les pellicules, assainit le cuir chevelu, nourrit le terrain dans lequel les cheveux poussent, et, de même qu'un désert reverdit sous la pluie, ainsi les cheveux repoussent sur une tête chauve quand on en nourrit les racines. Mais il doit y avoir des racines. Si vous désirez que vos cheveux conservent leur couleur primitive, ou bien que vous vouliez rendre ce qu'ont perdu les cheveux gris, faites usage de la

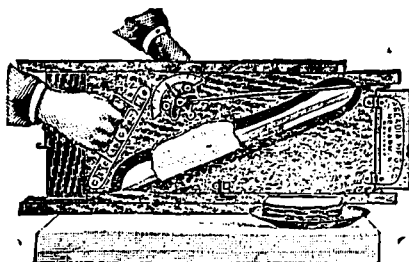
Vigueur des Cheveux d'Ayer.

—Comment! sérieusement, cela ne te fais rien d'être treize à table?
—Oh! oui, cela me contrarie extrêmement... s'il n'y a à manger que pour douze!

Aux Femmes Malades

—Votre docteur a-t-il failli de vous guérir? Je suis une Sage Femme d'expérience, et je connais un **Traitement Domestique** qui ne peut manquer de vous guérir. J'enverrai **GRATIS** gratuitement tous les conseils et descriptions sur réception de l'adresse, accompagnée d'un timbre-poste. Les femmes qui ont besoin d'assistance sont celles que je veux atteindre, et j'adopte ce moyen, parce que je puis expliquer parfaitement, par lettre, l'efficacité de mes remèdes. Mad. E. Dubois, 573 Rue St. Paul, Montréal.

Un professeur à un jeune lycéen:
—Vous n'êtes qu'un bavard, vous n'arriverez jamais à rien!
—Pardon, M'sieu, c'est comme ça qu'papa est devenu député.



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...
COUPELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...
L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
6 Rue St-Laurent.

Une Recette par Semaine

PRÉCAUTIONS PENDANT LES GRANDES CHALEURS

Quelles précautions s'imposent, au point de vue de l'hygiène, pour traverser sans encombre ces journées torrides, qui nous transportent, pendant quelques heures, en Afrique ou en Asie?

Les médecins les plus autorisés et les Comités d'hygiène ont souvent formulé des conseils qui gardent aujourd'hui toute leur actualité et toute leur importance.

Les chaleurs fortes sont, en somme, dangereuses. On sait les affections qu'elles entraînent avec elles diarrhée, dysenterie surtout.

Rappelons qu'il faut éviter tout excès, user de tout avec la plus grande modération. Éviter les excès de table et alcooliques.

Éviter la glace et l'eau glacée, même après ébullition. L'ébullition détruit bien les microbes, mais elle n'atteint pas les alcalis les toxiques.

Éviter les refroidissements trop brusques. En hiver ils provoquent des troubles organiques à l'appareil respiratoire; en été, ils amènent des troubles à l'appareil digestif.

Et puis, en cas d'indisposition, de diarrhée, etc., proscrire les purgatifs quels qu'ils soient.

B. DE S

LES ENFANTS BAVARDS

Au moment où madame termine sa toilette pour sortir, arrive une amie en visite imprévue. On envoie bébé au salon.

—Ta maman est là?
—Oui, madame.
—Elle ne m'attendait pas, hein?
—Pour sûr; même qu'elle a dit que, si elle avait su, on serait sorti plus tôt!

**

A la Bourse:
Un banquier lettré cause avec un collègue.

—Une telle crise financière ne s'était plus vue depuis l'histoire romaine.
—Ah bah!
—Oui, depuis Cornélie..., la mère des Krachs.

EN SURETÉ



Ce petit monsieur est sûrement à l'abri derrière sa robuste épouse. Ceux qui ont sacrifié au funeste penchant de l'alcoolisme, le seront également s'ils vont voir le Dr Sylvestre, lequel demeure 1240 rue St-Denis; ou Mr J. H. Charles, 513 avenue Laval. Ne tardez pas, si vous souffrez de cette triste affection.

Mlle EUGÉNIE LAFRENIÈRE

Souffrait depuis deux ans de maladie interne. Une amie lui indiqua

Les Pilules Rouges du Dr Coderre

AUJOURD'HUI ELLE EST GUÉRIE

La croissance des jeunes filles doit être surveillée avec le plus grand soin par les parents. Leur organisme spécial subit toute une transformation dont les bons fonctionnements sont indispensables à la santé. Les parents qui ont des jeunes filles pâles, débiles, faibles, sont inexcusables, car leur négligence est coupable. Ils ne peuvent prétendre que leurs ressources sont trop modestes, alors que les Pilules Rouges du Dr Coderre, une des plus merveilleuses inventions du siècle, sont là à la portée de leur bourse et se vendent partout.

Mlle Eugénie Lafrenière nous écrit :

Messieurs,

Pendant trois ans j'ai souffert beaucoup. J'avais eu un refroidissement qui avait occasionné chez moi des douleurs internes et provoqué une grande irrégularité. J'étais d'une faiblesse extrême et ma paleur augmentait chaque semaine. Trois médecins m'ont soignée tour à tour et ne m'ont apporté aucun soulagement.

Une de mes amies m'indiqua les Pilules Rouges du Dr Coderre dont elle venait de faire usage avec succès. Je m'en suis procuré aussitôt. Au bout de trois semaines j'éprouvai un grand soulagement et après trois mois j'étais guérie. Depuis lors, bien que j'aie cessé d'en prendre, j'ai toujours sous la main des Pilules

Rouges du Dr Coderre, et je les conseille à toutes mes amies.

(Signé) EUGÉNIE LAFRENIÈRE,

217 rue St-Hubert,

Montréal, Qué.

A la Cie Chimique Franco-Américaine, Montréal, Qué.

Le cas de Mlle Lafrenière est plus fréquent qu'on ne le croit généralement. Une imprudence est commise; on ne s'en préoccupe pas au début. Il en résulte une suppression des fonctions mensuelles, une anémie complète vient ensuite avec la perte des couleurs et de la santé. A celles qui souffrent ainsi, nous ne dirons que peu de chose, mais nous les engageons à méditer notre conseil: Prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre.

Les renseignements les plus complets seront donnés avec plaisir par notre spécialiste français qui, en même temps, vous indiquera gratuitement le moyen de vous soigner à la maison.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont en vente partout. Prix: 50 centins la boîte; 6 boîtes pour \$2.50, envoyées par la maille sur réception du prix. LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE SE VENDENT EN ROULETS SEULEMENT, JAMAIS AUTREMENT.

Adressez :

Cie Chimique Franco-Américaine,

Département Médical,

MONTRÉAL, QUÉ.

Boite Postale, 2306.

TRIO DE PROVERBES

Vite et bien ne vont jamais ensemble.

×

Mieux vaut un en la main que deux demain.

×

A pauvres gens, enfants sont riches.

SANCHO PANÇA

TOUT A Y GAGNER

Vous avez tout à y gagner en employant le *Baume Rhumat* pour le traitement du rhume, de la toux, de la bronchite.

—Et Georges, qu'est-il devenu?
—Il est correcteur dans une imprimerie.

—Pas possible, lui un garçon si lancé!

—Que veux-tu! les épreuves l'ont corrigé, et maintenant c'est lui qui corrige les épreuves!

**

Pourquoi peut-on dire d'un homme maigre qu'il ressemble à un marais?

—Parce que sa peau adhère aux os (à des roseaux).

PAR CES TEMPS CHAUDS



Voici une vilaine petite bête bien capable, par ces temps caniculaires, de vous occasionner, chères lectrices, de vilaines cloques et de cruelles démangeaisons. Pour guérir cela, ainsi que n'importe quelle affection de la peau, faites usage du *Saron Dermal* de Edouard Morin. Le dépôt principal est 397 rue St-Antoine, mais il est en vente partout.

Sur un très vieux plan de Paris, on voit que l'emplacement de la Chambre des députés était occupé par un étang renommé pour ses grenouilles. Ça qui faisait dire à un député, après les derniers scandales financiers:

—Elles n'oseraient plus se risquer à venir par ici!

**

Gaston dino chez Mme N...

—Vous avez changé de cuisinière, demanda-t-il à la maîtresse de maison?

—Pourquoi cette question?

—Autrefois, je trouvais toujours des cheveux rouges dans la soupe, maintenant ce sont des noirs.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

"Le Monde"

LE MEILLEUR

Journal à Nouvelles et . . .

. . . aux Beaux Feuilletons

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité . . .

PRIX DE L'ABONNEMENT:

| | |
|------------------------|-----------------------------|
| Edition Quotidienne | Edition Hebdomadaire |
| Un an \$2 00 | Un an 50 cents |
| 6 mois 1 00 | Six mois 25 cents |

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonce hors ligne

BUREAUX ET ATELIERS:

NO 76 RUE ST-JACQUES

1897 - Mieux que jamais - 1897

Exposition de Montréal

19 AU 28 AOUT

La grande célébration de l'année

GRAND CONCOURS D'ANIMAUX

Agriculture Industrie

ATTRACTIONS NOUVELLES ET SPECIALES

Belles Variétés et Traits Jubilaires
surpassant tout ce qui
a été fait

Taux réduits sur toutes les lignes
de chemin de fer.

Pour liste des prix et informations,
s'adresser à

S. C. STEVENSON
Gérant et Secrétaire.

Le comble de la gourmandise chez
un ministre des Finances ?
Manger la grenouille dans l'assiette
de l'impôt.

Un sous-officier de uhlands se pré-
sente chez un vieil Alsacien pour lui
demander la main de sa fille.

Et le vieil Alsacien, avec un beau
geste :

— La main de ma fille ? Je ne puis
rien vous répondre encore, mais voici
toujours le pied de son père !

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement
exécutées, caractères
de luxe.

.... 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

LA LISTE CIVILE DE S. M. LA REINE D'ANGLETERRE

Vent-on savoir ce que la famille
royale coûte au Trésor britannique ?
Voici, à cet égard, quelques chiffres
significatifs :

| | |
|-----------------------------|---------------|
| La reine reçoit par an..... | Fr. 9,625,000 |
| Le prince de Galles..... | 1,000,000 |
| La princesse de Galles..... | 250,000 |
| La princesse de Prusse..... | 200,000 |
| Le duc d'Edimbourg..... | 625,000 |
| La marquise de Lorne..... | 150,000 |
| La princesse Christian..... | 150,000 |
| Le duc de Connaught..... | 625,000 |
| La princesse Béatrice..... | 150,000 |
| La duchesse d'Albany..... | 150,000 |

Soit.....Fr. 12,925,000

A ajouter, pour la reine, les revenus
du duché de Lancastre qui d'passent
1,500,000 fr., et, pour le prince de
Galles, ceux du duché de Cornouailles,
qui sont d'environ 2,000,000.

Voici, d'autre part, le détail des dé-
penses personnelles à la reine. C'est
un curieux tableau, qui rappelle un
peu les charges et dépenses des cours
royales en France, sous l'ancienne mo-
narchie, aux dix-septième et dix-hui-
tième siècles :

SERVICE DU GRAND CHAMBELLAN

| | |
|--|------------|
| Lord chambellan..... | Fr. 50,000 |
| Vice-chambellan..... | 23,100 |
| Huit lords..... | 140,000 |
| Huit gentilshommes..... | 65,625 |
| Première dame de la chambre..... | 12,500 |
| Huit demoiselles d'honneur..... | 60,000 |
| Sept dames..... | 87,500 |
| Huit femmes de chambre..... | 60,000 |
| Corps des gentilshommes des armes..... | 128,225 |
| Corps des yeomen de la garde..... | 177,500 |
| Ordre de la Jarretière..... | 12,550 |
| Ordre du Bain..... | 10,375 |
| Roi et hérauts d'armes..... | 8,875 |
| Sergent d'armes..... | 38,900 |
| Chapelains de Windsor, Ken- sington, Brighton et préca- teur de Whitehall..... | 30,900 |
| Médecin de Sa Majesté..... | 57,625 |
| Introduceurs et pages..... | 189,400 |
| Musique et musiciens..... | 47,900 |
| Officiers employés à la cour..... | 145,225 |
| Surveillance des peintures et peintre de la cour..... | 4,500 |
| Bateliers..... | 10,000 |
| Contrôleurs et employés du chambellan..... | 77,750 |
| Gouverneur de Windsor et sous- gouverneur..... | 32,325 |
| Indemnités et pensions..... | 188,900 |

SERVICE DU GRAND INTENDANT

| | |
|--|------------|
| Grand intendant..... | Fr. 50,000 |
| Trésorier..... | 22,600 |
| Contrôleur..... | 22,600 |
| Intendant..... | 28,950 |
| Secrétaires et employés de l'in- tendance..... | 73,000 |
| Garlien du parc de Windsor..... | 12,500 |
| Domestiques, sommeliers, pâtis- siers, metteurs de couverts, etc..... | 348,450 |
| Chapelains de Saint James et de la chapelle luthérienne..... | 88,375 |
| Indemnités..... | 41,905 |
| Pensions..... | 163,375 |

SERVICE DU GRAND ÉCUYER

| | |
|------------------------------------|------------|
| Grand écuyer..... | Fr. 62,500 |
| Écuyer (premier)..... | 25,000 |
| Quatre écuyers..... | 75,000 |
| Quatre pages..... | 9,000 |
| Ecuries à Londres et Brighton..... | 37,500 |
| Vétérinaires..... | 15,000 |
| Grand veneur..... | 42,500 |
| Grand fauconnier..... | 37,500 |
| Cochers et hommes d'écuries..... | 314,075 |
| Pensions..... | 69,150 |

3,099,100

Il faut signaler, dans cette nomen-
clature, quelques dépenses qui font
sourire : ainsi, le service religieux des
chapelains, à Londres, coûte à la cou-
ronne 96,250 francs ; or, la reine ne se
rend jamais qu'à la chapelle de Wind-
sor. Le chargé du grand fauconnier royal

représente 37,500 francs ; or, il n'y a
plus, depuis longtemps, de faucons
dans les volières ni de chasse au
faucon.

XXX.

Un rapin porte à son maître une es-
quise qu'il a faite et qui représente,
aussi mal dessinée que déplorablement
peinte, une héroïne cuirassée tenant
d'une main une épée, de l'autre une
oriflamme et levant vers le ciel sa face
dans le geste banalisé par la peinture
et la sculpture.

Le maître reste muet
— Vous devinez le sujet ? demande
timidement l'élève.

— Oh oui ! je la reconnais, fait le
maître avec un soupir, c'est la victime
de vos couleurs !

* *

Aux Halles :

— Nous allons avoir beaucoup de
grenouilles, cette année ?

— ??

— Puisque nous avons l'été tard !

* *

Le comble du désintéressement chez
un priseur :

— Donner prise à la calomnie.

* *

Un ami de Verplumot se plaint de-
vant lui d'une violente dyspepsie.

— Je sais ce que c'est, dit Verplu-
mot, j'en ai eu une l'année passée. Eh
bien, mon cher, je ne me suis guéri
qu'avec du fromage de Gruyère.

— Allons donc, c'est tout ce qu'il y
a de plus lourd !

— Oui, mais je ne mangeais que les
yeux !

* *

Le sauvé.— Vous m'avez sauvé la
vie ! Que pourrais-je faire pour m'ac-
quitter ?

Le sauveur.— Rien de plus simple,
si vous y tenez absolument. Epousez
ma belle mère et allez vous établir à
Tananarive.

* *

Au jeu des demandes et des ré-
ponses :

D.— Quel est le chou que vous pré-
férez ?

Un maraîcher.— C'est le chou fleur.

Un Belge.— C'est le chou de Bruxelles.

Un Allemand.— C'est la choucroute.

Un frileux.— C'est le chou-bersky.

* *

Le comble de l'habileté pour un
maçon :

Construire un escalier avec des
marches militaires.

* *

Entre chroniqueurs judiciaires :

— Je ne suis pas fâché que ces
affaires de Nayve soient terminées...
J'en ai une vraie indigestion.

— Moi, il y a plusieurs nuits que je
n'en dors pas.

— Et moi donc, j'en ai attrapé des
navyergalgies !...

* *

Dans une école de hameau on fait
l'arithmétique. Le maître s'escrime à
faire comprendre la soustraction.

Enfin, dit-il, à bout de moyens :

— Si, d'un nombre entier je retire
un quart et cela quatre fois de suite,
que reste-t-il ?

Pas un bambin ne peut répondre.

— Vous ne comprenez pas. Eh bien !
voilà une pêche, je la coupe en quatre
morceaux, mangez-les... C'est fait.

Qu'est-ce qu'il en reste ?

Tous en cœur :
— Le noyau.

PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame
Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ
Médicines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Parfums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes : 9 heures a.m. à 1 heure p.m.,
et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451

Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL
2318

Chez un naturaliste :

Le client.— Je désirerais un singe.

L'employé (montrant sa belle collec-
tion tout empaillée).— Choisissez, Mon-
sieur.

Le client.— C'est que... je le vou-
drais vivant.

L'employé.— Patron, on vous de-
mande.

* *

Deux amis se rencontrent.

— Vous savez, X... est mort.

— Bon ! encore une fausse nouvelle.
— Suspecteriez-vous ma bonne foi,
monsieur ?

— Du tout. Je dis : Encore une
fosse nouvelle... à creuser.

* *

Un pêcheur à un badaud planté der-
rière lui :

— Voyez vous, il n'y a que dans la
pêche à la ligne qu'existe la véritable
égalité.

— Vous dites ?

— Ainsi nous sommes là quatorze
qui, depuis une heure, n'avons pas pris
un poisson !

* *

Un Alsacien, soldat au... de ligne,
enchanté d'une allocution exquise que
le colonel vient de faire à son régiment
qu'il adore, écrit à sa famille une lettre
qui se termine ainsi :

— Le colonel, après la revue, nous a
fait une allocution toute badernelle.

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les
lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses
dramatiques situations, est maintenant
en vente.

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à
toute personne qui nous fera parvenir la
somme de

25 CENTS

Les timbres-postes (canadiens ou amé-
ricains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE

TIRAGE LIMITÉ

POIRIER, BESSETTE & CIE

No 516 Rue Craig

MONTREAL

MAISON DU PEUPLE!

J. A. OUMET

Ci-devant GUILMETTE & OUMET

Le magasin par excellence des ...

Chaussures à Bon Marché

On ne trouve absolument que là les

SOULIERS D'HOMMES, en veau et en buff, 75c

Une spécialité de CHAUSSURES DE PREMIERE COMMUNION

Gros et Détail.—Assortiment des plus complets

No 1107 RUE ONTARIO

Maison privée : 1105 RUE ONTARIO

GOMME du Dr Adam

Pour le Mal de Dents

En vente partout. - 10 cts

Mariette — Vous m'avez volé ce baiser, ce n'est pas beau, Georges.

Georges. — Oh ! vous avez raison, et je vais vous le rendre de suite pour ne rien avoir à vous.

Mariette. — Je ne l'accepterai pas, pensez-vous que je vais me mettre reculeuse de marchandises volées ?

**

Entre mère et fille :

— Tu sais, maman, quand ce monsieur a recommencé sa déclaration, j'ai fait ce que tu m'avais dit : j'ai montré les dents.

— Et alors ?

— Alors il m'a dit qu'il n'en avait jamais vu de plus jolies.

**

Au restaurant. Un monsieur facétieux :

— N'est-il pas vrai, garçon, qu'il n'est pas convenable de dire du mal des vieillards ?

— En effet, monsieur.

— Alors je ne dirai rien du poulet que vous venez de me servir.

30 pour cent

... DE ...

COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.

Taupin fait la cour à une jeune mariée qu'il connaît depuis longtemps.

— Je vous ai toujours aimée.

— Oh ! j'étais une petite fille si sotte... Vous rappelez-vous le temps où j'étais si bête ?

Taupin, naïvement :

— Quand donc ?

**

Il n'y a rien que je méprise comme un fait. — ROYER COLLARD.

NOUVEAUX PRIX
DES
Bicycles Columbia

LES "STANDARD" DU MONDE ENTIER

| | | |
|---|----------|------|
| COLUMBIA 1897 Le meilleur bicycle existant, | Réduit à | \$90 |
| COLUMBIA 1896 Deuxième après le modèle 1897, | Réduit à | 72 |
| HARTFORD 1897 Egal à beaucoup de bicycles, | Réduit à | 60 |
| HARTFORD Modèle No 2. | Réduit à | 55 |
| HARTFORD Modèle No 1. | Réduit à | 50 |
| HARTFORD Modèles No 5 et 6. | Réduit à | 37 |

Rien sur le marché n'approche de la valeur de ces bicycles à leurs anciens prix ; que sont-ils donc maintenant ?

POPE MFG CO., HARTFORD, CONN.

Catalogue gratis de n'importe quel agent des "Columbia"; par la maille, pour un timbre de 2 centins.

Deux élèves causent ensemble de leur savoir au sortir de la classe.

— Je suis sûr, dit l'aîné, que tu ne saurais pas écrire dindon ?

— Le plus jeune, indigné et naïvement :

— Eh bien ! tu te trompes, c'est toi...

Dr BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au

No 60 RUE ST-DENIS

à deux portes plus haut que le Jardin Viger.
PRIX MODÉRÉS

Bains

Turco-Russes,
De Natation et
Bains Privés.

—AUX—

Bains Laurentiens

ANGLE DES RUES CRAIG
ET BEAUDRY

Jours réservés aux dames : le lundi avant-midi et le mercredi après-midi.

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 86



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

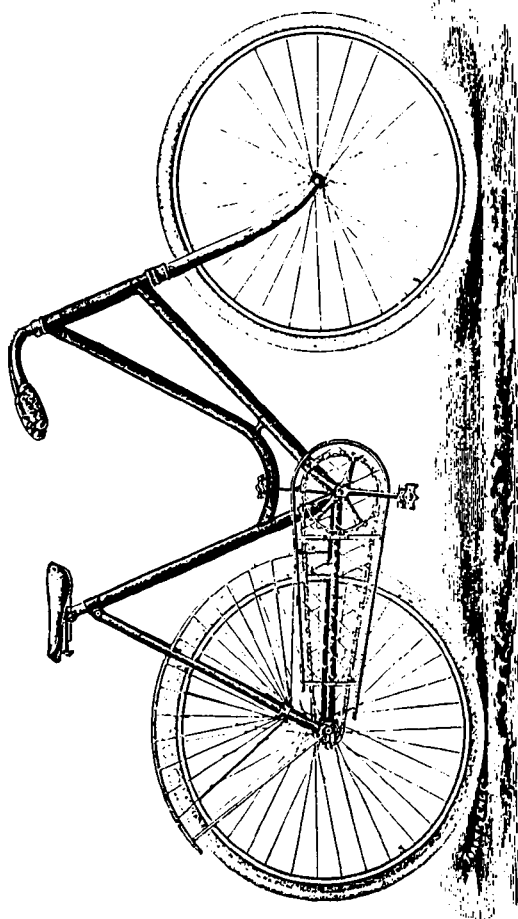
Ont trouvé la solution juste : Mde Art. Roy, Mlle Albertine Beauchesne, Arthur Payette (Montréal), Alfred Bourhard (Lévis, Qué), Mlle Corinne Chartrand, Rose Lefebvre, Jos Thibault, Léon Trépanier (Fall River, Mass), Thomas Hebert (Lawrence, Mass), Alex Derbès, Joseph Derbès (Nouvelle-Orléans, La), Louis Larue (Leominster, Mass), Alfred Lapierre (Oswego, N Y), Jos Gadbois (Plattsburgh, N Y), Alex Robitaille (Waitsfield, Vt), Pierre Legaré (Warren, Mass).

Legaré (Warren, Mass), Louis Larue (Leominster, Mass), Alex Robitaille (Waitsfield, Vt), Alfred Lapierre (Oswego, N Y), Jos Gadbois (Plattsburgh, N Y).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mrs Piorro



Bicycles
HYSLOP

POUR

Dames et Messieurs

Avec, attachés aux pneumatiques, les

**FAMEUX FREINS
AUTOMATIQUES
DE ANDERSON**

Aucun bicycle ne devrait en être dépourvu.

Articles pour Bicycles :

Lampes, Timbres,
Selles "Christie"

Catalogue sur demande.

LOUIS RUBENSTEIN

AGENT

637 Rue Craig

L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Fatigue ou Épuisement Cérébral — chez l'Enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; contre les affections de la Moelle Epinière, Faiblesse Générale, Débilité Nerveuse, Idées Fixes, Scrupule, Fluores Blanches, Vapeurs, Énermatons, Hystérie, Vertige, Vents, Incontinence d'Urino, Monstration difficile ou supprimée, Beau Mal.

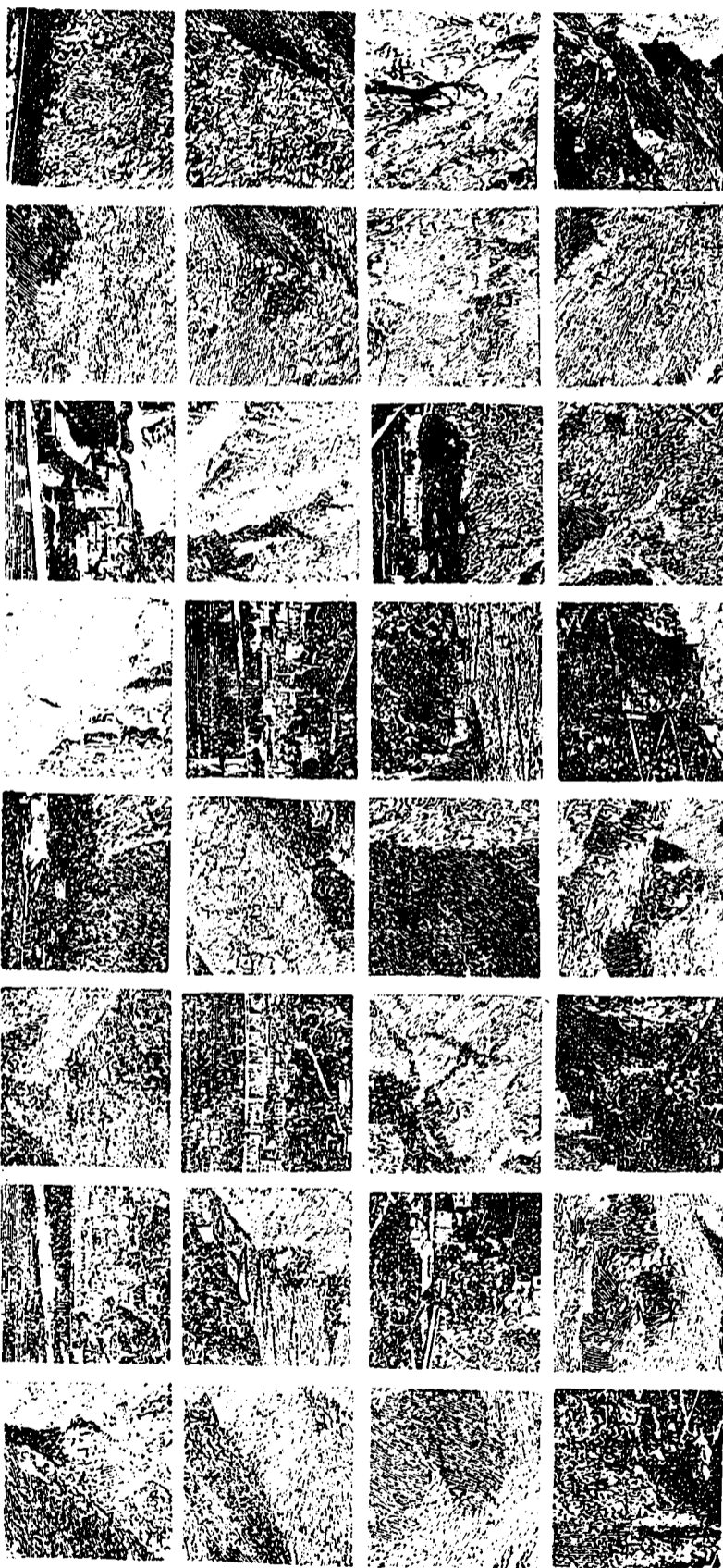
Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une Véritable Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

Comme garantie, exigez toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE de l'auteur en ENCRE ROUGE.

Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.

Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, ou l'on vous montrera des centaines de certificats de personnes guéries.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 88



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Decoupez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: VUE DE CATTARO (MONTENEGRO).

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 29 juillet, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

50 ANS EN USAGE!

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU
D^R CODERRE



POUR
GUERISON
CERTAINE
DE TOUTES
Affections
biliennes,
Torpeur du
Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

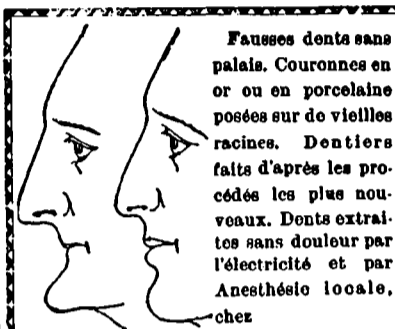


RESTAURANT PARISIEN
(LA MAISON BLANCHE)

Table d'Hôte, 25c, de midi à trois heures.
A la carte jusqu'à minuit. Cuisine bourgeoise.
COIN DES RUES

St-Jacques et St-Lambert

Entrée privée Côte St-Laurent.
Spécialité de Vins Importés.



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

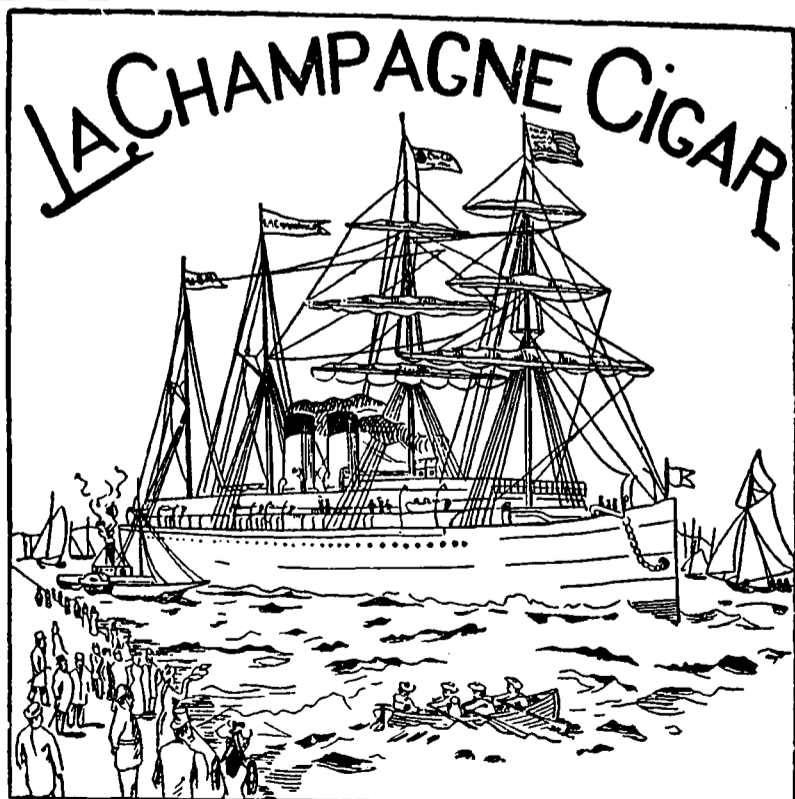
AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Ourling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.